

LE PAYS DE FRANCE



PHOT.
C. CHUSSEAU-FLAVIENS

Ferdinand I^{er}

ROI DE ROUMANIE

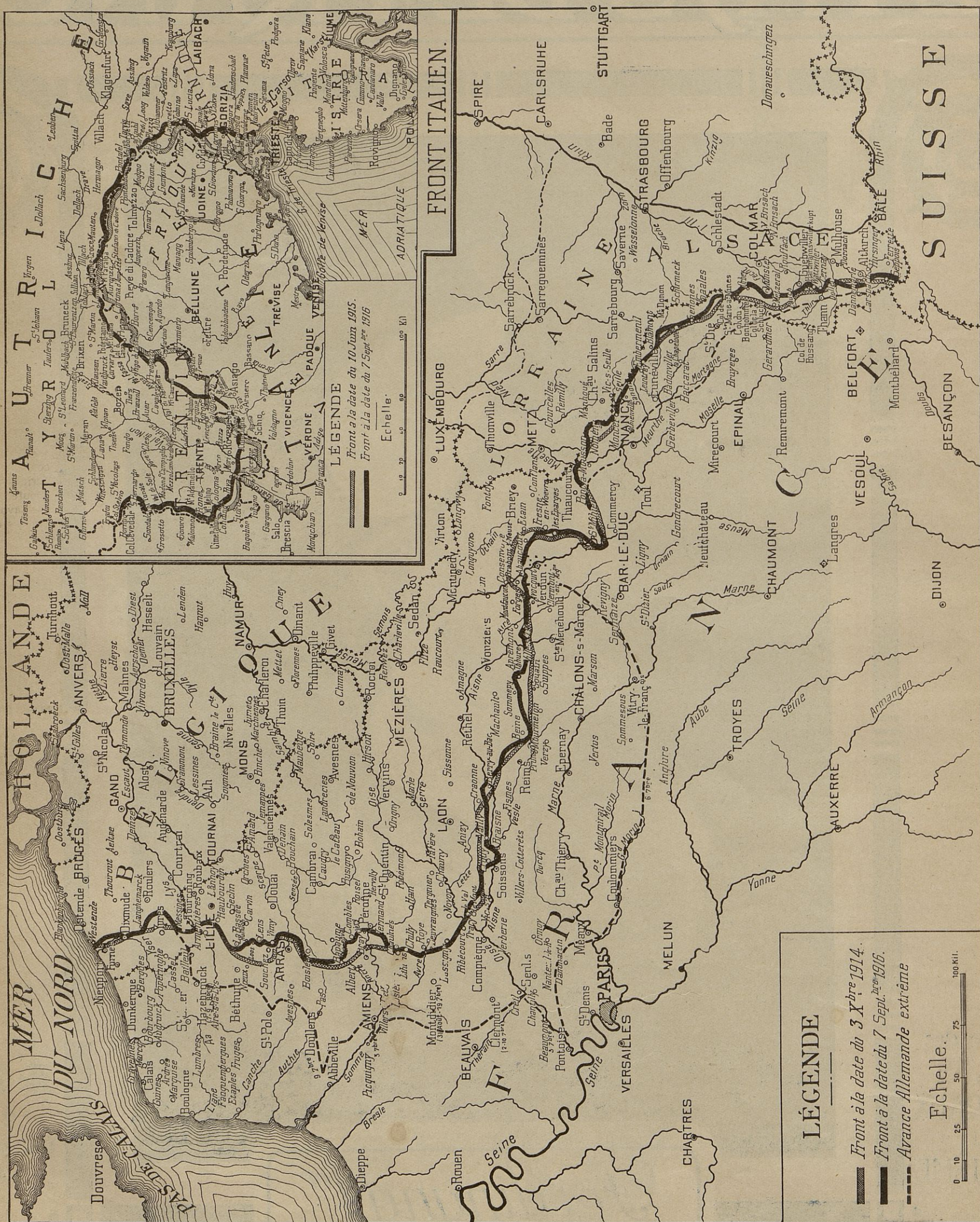
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

Abonnement pour la France....15 Frs

Abonnement pour l'Etranger...20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 31 AOUT AU 7 SEPTEMBRE

Le 1^{er} septembre, les Allemands ont attaqué les positions britanniques avec des forces considérables sur un front de 3.000 mètres entre le bois des Foureux et Ginchy. Un violent bombardement avait préludé à cette opération qui se fit en cinq assauts successifs. Les quatre premiers furent repoussés avec des pertes excessivement lourdes ; le cinquième permit aux Boches de pénétrer sur un front restreint dans une tranchée de première ligne. Etant donnée l'ampleur de l'attaque, on peut dire qu'elle s'est traduite par un échec. Sur le reste du front britannique, ce jour-là, il n'y a à signaler que des opérations sans importance.

Le 2, nos alliés reprennent une partie de quelques tranchées qu'ils avaient perdues jeudi au nord-ouest du bois Delville ; ils repoussent une attaque à la grenade entre Ancre et Somme. Eclatements de mines, canonnade réciproque occupent le reste du temps.

Le 3 et le 4, les armées alliées coordonnent leurs efforts ; nos alliés, dès le matin, engagent la bataille au sud de Thiepval, vers la ferme du Mouquet, sur les rives de l'Ancre ; ils se battent tout le jour et progressent à l'est de la ferme. Ils attaquent sur plusieurs autres points, et finalement enlèvent une partie du village de Ginchy et la totalité du village puissamment fortifié de Guillemont. Leur front se trouve ainsi porté à 500 mètres à l'est de Guillemont, depuis Ginchy jusqu'aux abords de la ferme de Salsemont, ce qui constitue une avance moyenne de 600 mètres sur un front de 3.000 mètres ; mais le 4, dans l'après-midi, nos alliés progressent encore au nord de la ferme de Salsemont. Au cours de cette, ou plutôt de ces batailles, ils ont eu un moment tout le village de Ginchy, et en fin de journée ils conservent la partie qu'ils avaient tout d'abord enlevée. Les nombreuses contre-attaques de l'ennemi sont repoussées partout : il subit des pertes très lourdes.

Le 5, sous une pluie diluvienne la bataille continue avec acharnement. Nos alliés avancent à près de 1.500 mètres à l'est de Guillemont et entament le bois de Leuze dont, à la fin de la journée, ils tiennent la majeure partie. Plus au Sud, ils s'emparent de tout le système défensif ennemi sur un front d'un kilomètre à Salsemont et abords ; ils occupent tout le terrain entre Salsemont et le bois de Leuze et entre le bois de Leuze et les abords de Ginchy. En résumé, depuis le 3 septembre, les troupes britanniques ont emporté tout ce qui restait de la deuxième ligne ennemie sur le front compris entre la ferme du Mouquet et le point de jonction des lignes anglaises et françaises. L'artillerie a violemment travaillé sur les autres points de la ligne. Les prisonniers sont très nombreux.

Le 6, au cours de la nuit, nos alliés achèvent la conquête du bois de Leuze ; la lutte dure toujours à Ginchy. Une attaque partant de Courcellette est repoussée. Dans tous les secteurs, le travail de l'artillerie est ininterrompu. Les prisonniers et le matériel capturés continuent à affluer.

Le 7, une contre attaque contre le bois de Leuze est repoussée. Il n'y a sur le reste de ce front que l'échange habituel de coups de canon et un éclatement de mines. La bataille continue à Ginchy.

Le 1^{er} septembre se passe sans incidents graves sur le front français de la Somme ; seule l'artillerie s'occupe de l'ennemi.

Le 2, le plus gros ouvrage est encore fait par l'artillerie ; cependant les Allemands, ayant dirigé des attaques violentes et répétées contre des tranchées conquises par nous le 31 août, finissent par nous en reprendre quelques éléments, au prix d'ailleurs de pertes très sensibles. Nous réussissons un coup de main près d'Armancourt.

Le 3, opérant, comme il est dit plus haut, simultanément avec nos alliés, notre commandement déclenche une violente attaque sur six kilomètres de front, depuis la région au nord de Maurepas jusqu'à la Somme. Nos troupes, une fois de plus, se montrent là admirables ; elles balayent les forces considérables massées par les Boches dans ce secteur et s'emparent de tous les objectifs fixés. Les villages du Forest (à l'est de Maurepas) et de Cléry-sur-Somme sont entièrement en notre pouvoir. Au nord du Forest, nous avons pris toutes les tranchées allemandes le long de la route du Forest à Combles jusqu'aux abords de ce dernier village. Entre le Forest et Cléry-sur-Somme, nous nous sommes emparés de toutes les positions de l'ennemi et nous dépassons en de nombreux points la route qui joint ces deux localités. Les Allemands essaient en vain de réagir par une contre-attaque à gros effectifs contre nos nouvelles positions au sud du Forest. Nous avons fait en cette bataille un grand nombre de prisonniers et pris un matériel important. C'est une victoire.

Le 4, bien que le mauvais temps entrave les opérations, notre offensive se poursuit avec un extrême acharnement durant toute la journée.

Au nord de la rivière, tout en repoussant de violentes contre-attaques au sud de Combles, nous avons par ailleurs poursuivi nos succès ; nous avons sérieusement progressé à l'est du village du Forest, débordé la ferme de l'Hôpital et occupé la croupe située à l'ouest des bois Marrières.

Au sud de la Somme, nos troupes attaquent sur une étendue de vingt kilomètres environ, depuis Barleux jusqu'à la région au sud de Chaulnes. L'adversaire a cédé sur toute cette ligne. Sur le front Barleux-Deniécourt, nous avons enlevé la première ligne de tranchées ennemies et nous sommes établis aux abords du village de Berny

et aux lisières Nord de Deniécourt. Sur notre droite, le village de Soyécourt, attaqué par le Nord et par le Sud-Ouest, a été enlevé en entier au cours d'un brillant assaut. Plus au Sud, depuis Vermandovillers jusqu'à Chilly, notre infanterie emporte sur une étendue de plus de quatre kilomètres toute la première position de l'ancien front allemand, comprenant plusieurs lignes de défense très fortement organisées. Le village de Chilly a été pris en entier. Nous occupons à l'Est la cote 86, ainsi que les lisières Ouest des bois de Chaulnes. Le village de Vermandovillers, dont nous tenons une partie, a été franchement débordé par le Nord et par le Sud. Il va sans dire que notre artillerie de tous calibres n'a pas cessé de travailler énergiquement.

Le 5, malgré le mauvais temps ininterrompu, notre progression ne s'est pas arrêtée. Au nord de la Somme, une forte contre-attaque du bois d'Anderlu contre nos positions entre Combles et le Forest a été disloquée par nos feux. Avec un entrain irrésistible, nos troupes atteignent la lisière du bois d'Anderlu, prennent d'assaut la ferme de l'Hôpital et le bois Rainette, enlèvent une partie des bois Marrières et occupent au nord-est de Cléry l'extrémité de la croupe traversée par la route de Bouchavesnes à Cléry. Enfin nous enlevons en entier le village d'Ommiécourt, ce qui relie nos positions du nord de la rivière à celles du sud.

Au sud de la Somme, la journée ne fut pas moins bonne. D'abord, des contre-attaques acharnées sont repoussées un peu partout : à l'est et au sud de Belloy-en-Santerre, au sud-ouest de Barleux. Ensuite, nous avons conquis de nouvelles fortifications des Allemands entre Vermandovillers et Chilly, et à l'est de Soyécourt une ligne de leurs tranchées ; nous atteignons les lisières Nord-Ouest et Sud du parc de Deniécourt. Le total des prisonniers faits sur le front français depuis le 3 s'élève à 6.650, plus 36 canons dont 28 lourds.

Le 6, nos troupes enlèvent plusieurs tranchées au sud-est de Belloy-en-Santerre, ainsi que la majeure partie du village de Berny-en-Santerre, où nos éléments s'avancent jusqu'à la corne Sud du parc. Entre Vermandovillers et Chilly, nous continuons aussi à progresser. La partie Nord de Vermandovillers est entre nos mains jusqu'à la route qui relie ce village à Estrées. Plus au Sud, nous avons porté notre première ligne jusqu'aux abords de Chaulnes et le long de la voie ferrée de Chaulnes à Roye.

Le 7, sur les deux rives, nos troupes organisent les positions conquises ; des tentatives de l'ennemi se produisent sans succès contre la ferme de l'Hôpital et, au sud de la Somme, contre Belloy-en-Santerre et Barleux. A l'est de Deniécourt, nous enlevons quelques tranchées de plus. Le nombre des prisonniers faits par nous au cours de ces dernières journées est très élevé ; un nombreux matériel est resté entre nos mains.

Sur la Meuse aussi les armées du kaiser se sont beaucoup remuées au cours de cette période. Nos positions aux abords de l'ouvrage de Thiaumont ont été violemment bombardées le 2, et une attaque allemande sur le village de Fleury a été arrêtée par nos feux.

Le 3, continuation du bombardement sur Thiaumont : il s'étend à Fleury et au bois de Vaux-Chapitre. Cette débauche d'artillerie prépare une série d'attaques que les Boches ont déclenchées le 3 sur Vaux-Chapitre. Repoussés

sur l'ensemble du front avec de lourdes pertes, ils réussissent à mordre sur un saillant de notre ligne. De notre côté, nous avons attaqué les positions de nos ennemis à l'est du village de Fleury ; nos troupes ont enlevé là plusieurs tranchées ainsi qu'un ouvrage puissamment organisé. Au nord-ouest de ce village, une autre opération menée en même temps nous permettait d'occuper une partie de la crête qui va de Fleury à l'ouvrage de Thiaumont.

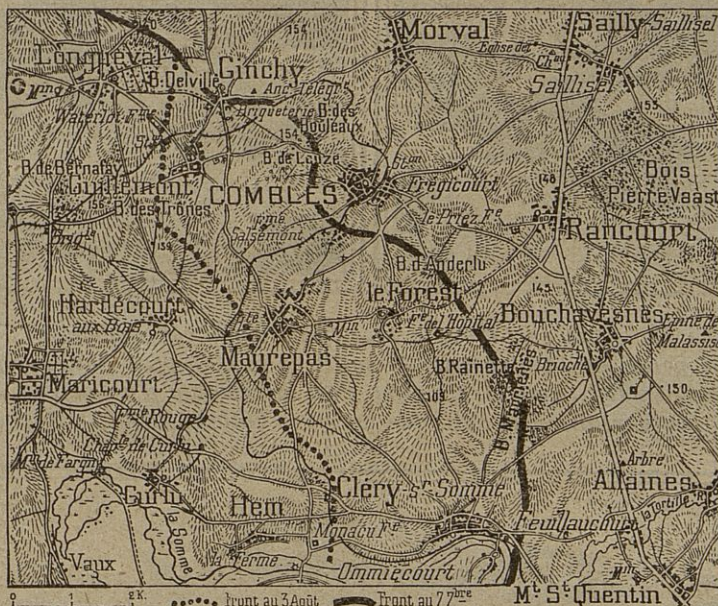
Le 4, après une nuit passée à répondre avec succès aux contre-attaques ennemies à l'est et au nord-ouest de Fleury, puis au bois de Vaux-Chapitre, nous progressons d'une centaine de mètres à l'est de Fleury. Dans la matinée, les Allemands lancent une attaque très puissante contre nos positions du bois du Chenois et réussissent à nous enlever quelque terrain, dont nous reprenons aussitôt la totalité en y faisant des prisonniers. D'autres attaques contre les mêmes points ont été repoussées. En résumé, nous n'avons rien perdu ; nous avons légèrement progressé et le nombre de prisonniers valides capturés ce jour-là et la veille dans la région de Fleury s'élève à plus de 500.

Le 5, échec d'une attaque ennemie contre une de nos redoutes au sud-est de l'ouvrage de Thiaumont.

Le 6, au soir, un violent bombardement sert de préface à une forte attaque contre Fleury : le feu de nos mitrailleuses arrête net cette entreprise. Canonnade intense contre Vaux-Chapitre.

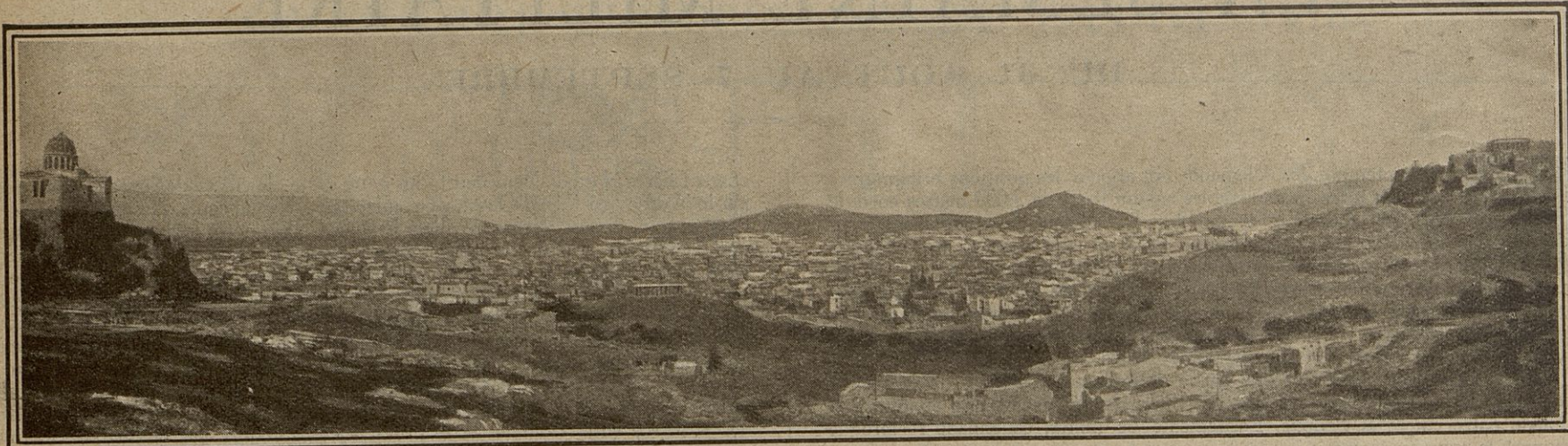
Le 7, à notre tour nous attaquons sur le front Vaux-Chapitre-le Chenois. Toute la première ligne de tranchées ennemies, sur une étendue de 1.500 mètres, est tombée en notre pouvoir. Dans ce secteur aussi il a été fait beaucoup de prisonniers.

Sur le reste du front, les Allemands ne peuvent enregistrer en ces sept derniers jours que des échecs. Partout où ils ont tenté des attaques sur nos lignes, ils ont été repoussés avec plus ou moins de pertes et en nous laissant toujours quelques prisonniers. Ces échecs se placent à l'ouest d'Aubérive et au sud de Tahure, en Champagne ; à Maison-de-Champagne ; à Fey-en-Haye, près de Pont-à-Mousson.

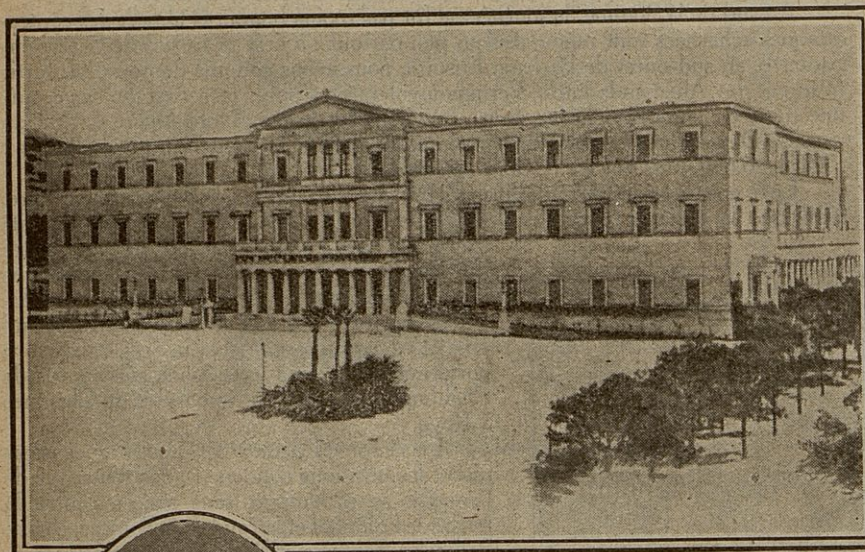


L'OFFENSIVE DES ALLIÉS VERS COMBLES

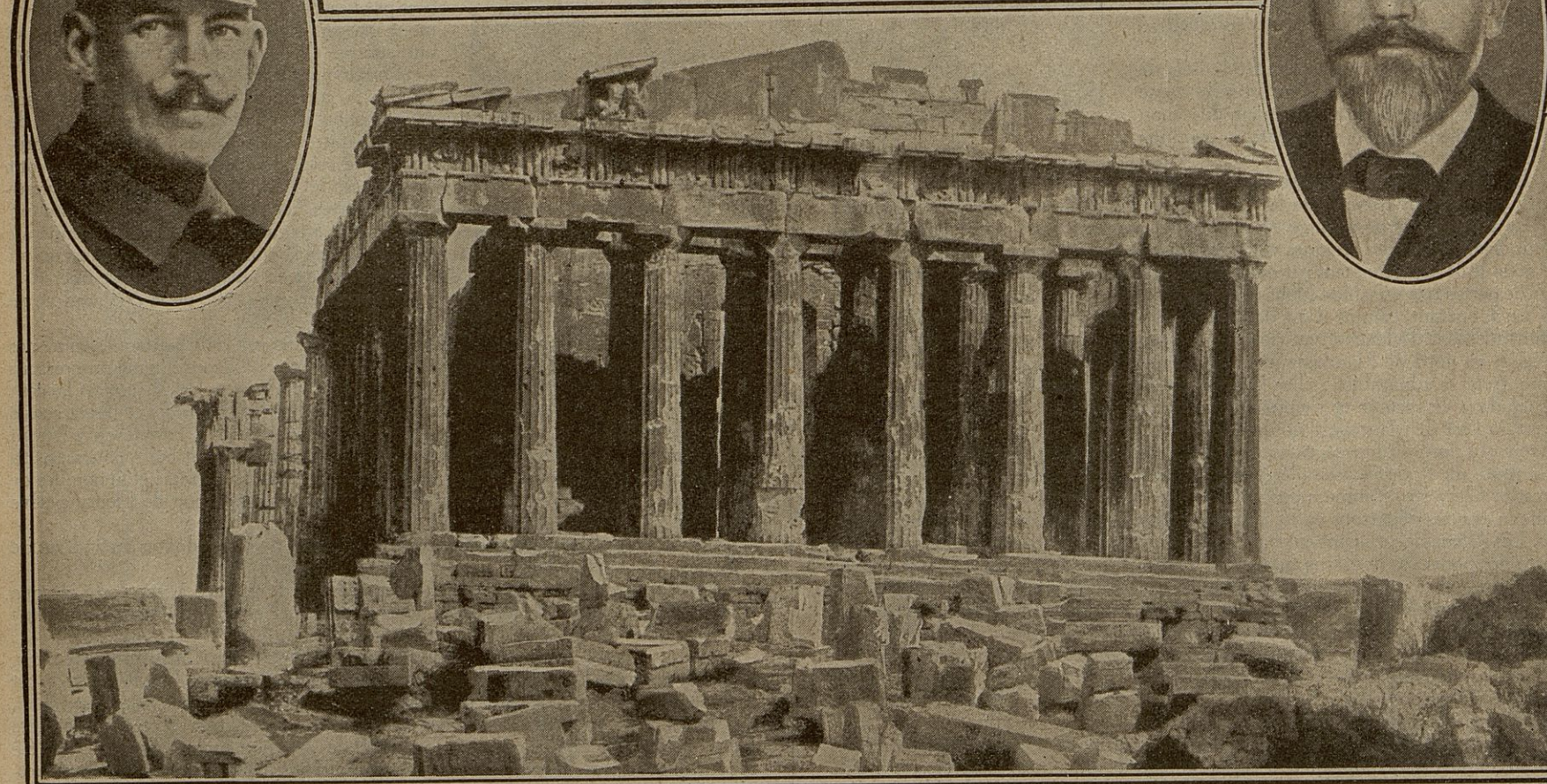
QUELQUES VUES D'ATHÈNES



Vue générale d'Athènes prise du mont Pnyx. A gauche : L'Observatoire. — A droite, au fond : Cette éminence solitaire qui domine l'horizon est le Lycabète, au pied duquel se trouve la célèbre Ecole française d'Athènes, dont les savants travaux nous révèlent peu à peu toutes les merveilleuses créations de l'art et du génie grecs. — Au premier plan, à gauche : Des temples en ruines.

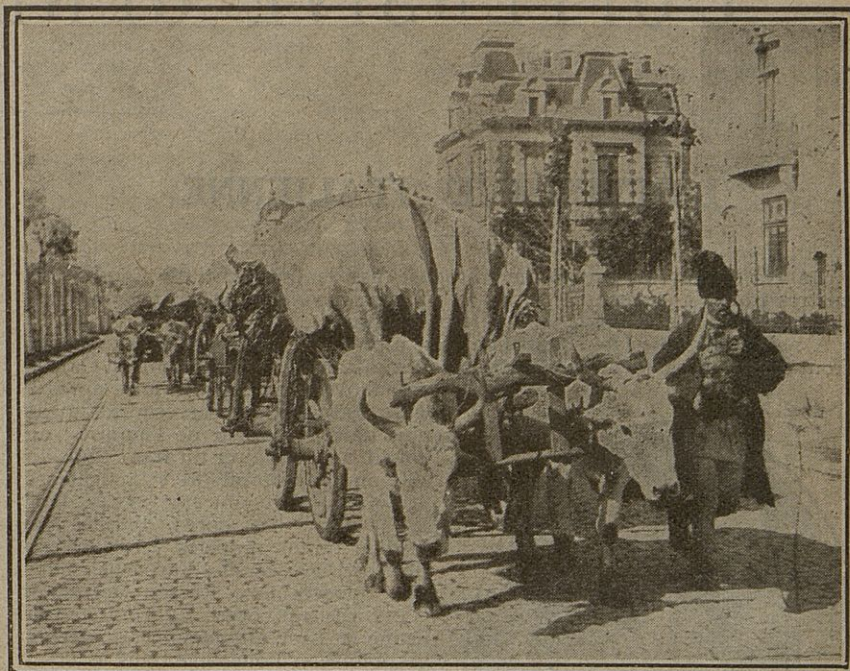
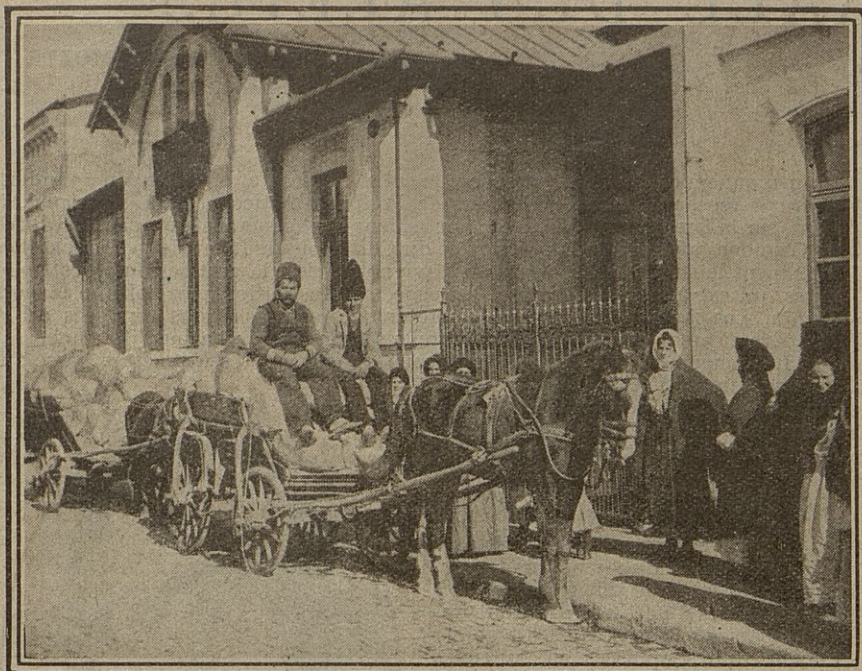


A gauche : Le palais du roi. C'est le plus beau monument moderne de la Grèce. A droite : Le palais de l'Université. Il suffit de le voir pour l'attribuer à l'inspiration d'un architecte allemand. En effet, c'est la création d'un artiste de Munich, qui a voulu réaliser la synthèse du style antique et du style boche.

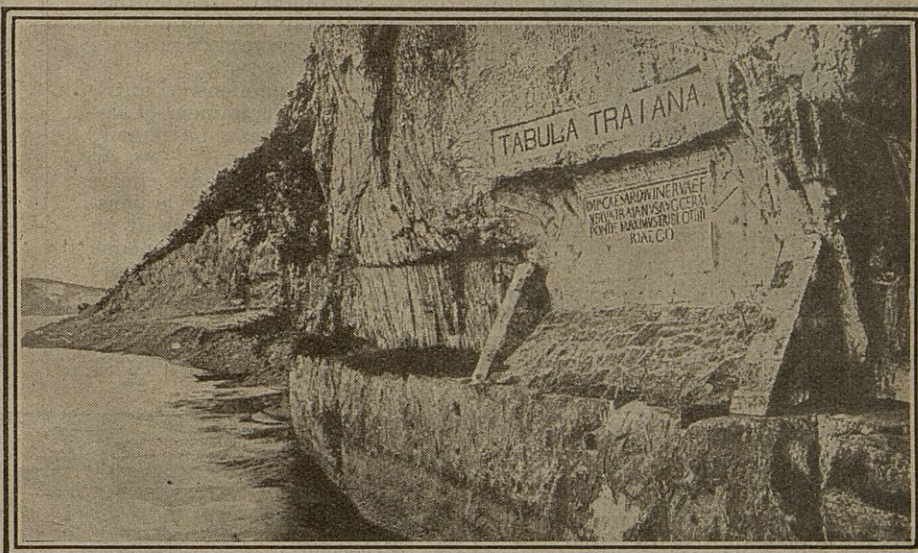
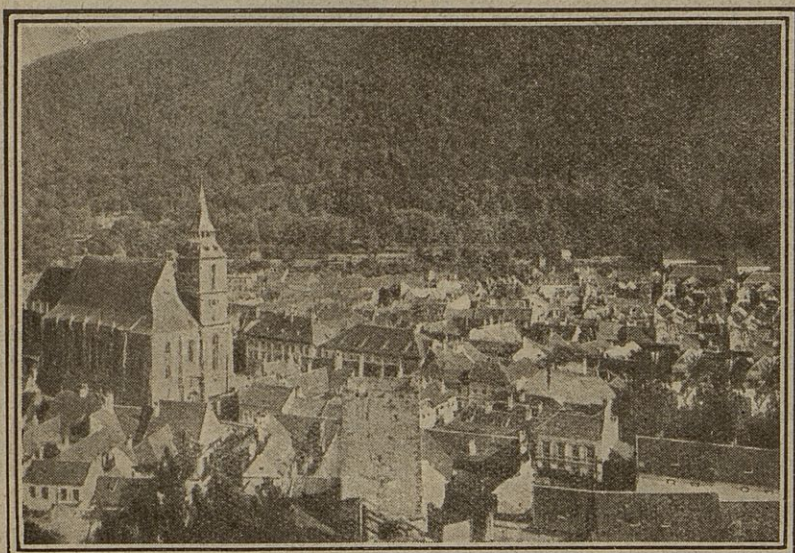


Athènes ne possède aucun édifice moderne, public ou privé, qui vaille d'être cité ; ses environs sont arides et dénudés ; elle doit tout son charme à la pureté du ciel de l'Attique. Mais à chaque pas, à travers la Grèce, le voyageur rencontre des monuments en ruines qui rappellent le glorieux passé de ce pays. Voici le plus célèbre : le Parthénon. Dans les médaillons : Le roi Constantin et M. Venizelos.

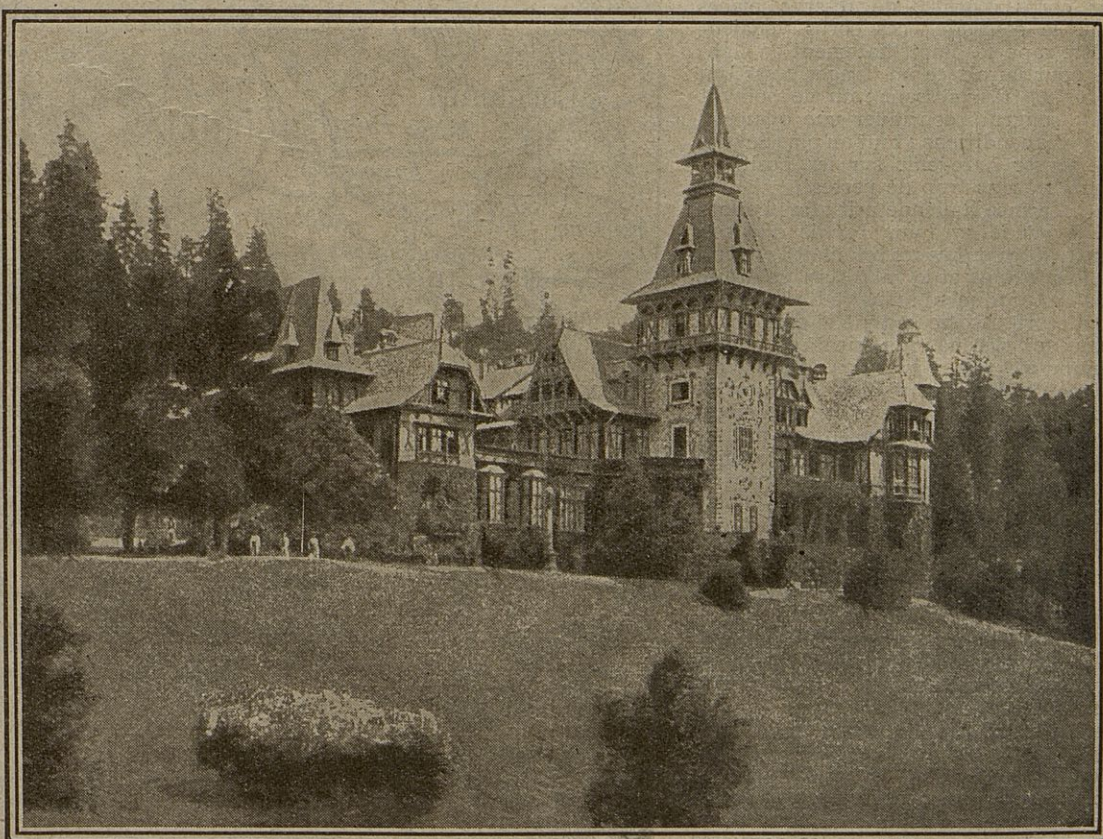
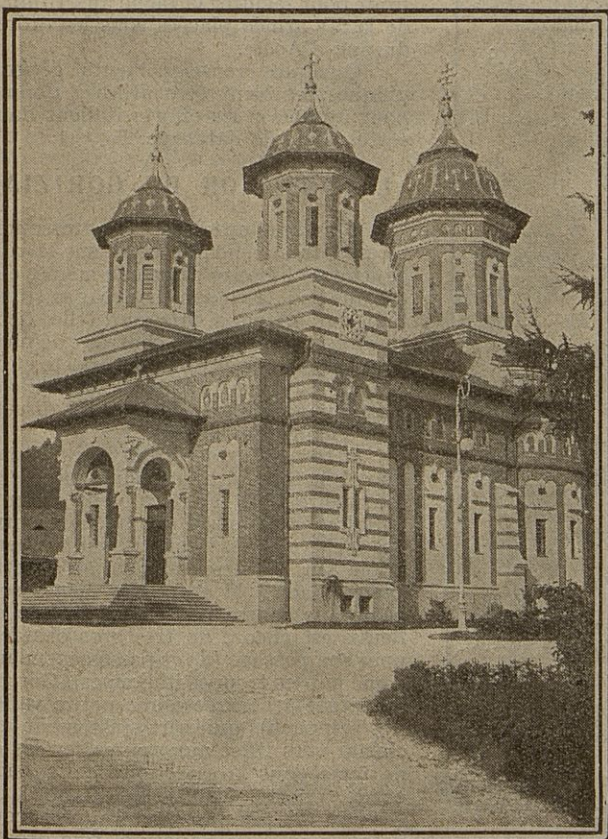
CHEZ NOS AMIS ROUMAINS



Bucarest est la plus belle ville de l'Europe orientale. A côté des créations de l'art et du luxe modernes, le peuple a gardé son originalité. On n'est pas choqué d'y voir, dans des voies parcourues par des tramways dernier style, cheminer les lents charrois archaïques des paysans.



A gauche : Vue de la grande et riche cité de Brassó, la première ville de Transylvanie devenue roumaine. — A droite : Inscription gravée dans le roc au bord du Danube pour rappeler le passage aux Portes de fer des légionnaires de Trajan.



A gauche : Le monastère et l'église de Sinaïa. — A droite : Le château Pelesh, à Sinaïa, résidence estivale favorite du roi et de la reine de Roumanie. Sinaïa, dans une délicieuse région alpestre, est durant la belle saison le séjour favori de la haute aristocratie roumaine.

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS⁽¹⁾

(1916)

par le C^t BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.

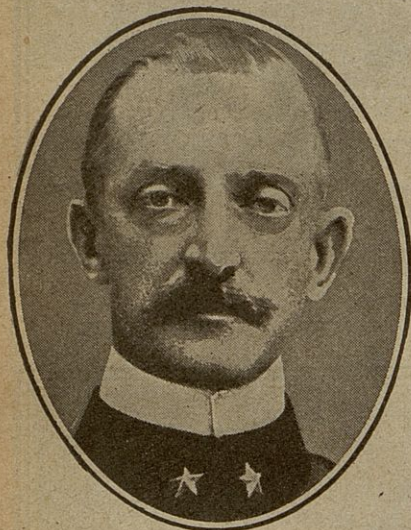
L'OFFENSIVE ITALIENNE

La réalisation du programme proposé par le président du Conseil des ministres français (séance du 27 mars) : l'attaque unique sur un front unique, devait produire dès le début ses heureux résultats.

A peine l'armée russe s'était-elle mise à prendre l'offensive (juin 1916) sur le front oriental, que les armées autrichiennes, attaquées violemment en Galicie et Bukovine, avaient dû faire appel à leurs réserves. Ces réserves n'existaient plus dans l'intérieur de l'empire ; on devait donc les tirer du front Sud, du côté où une imprudente et audacieuse attaque avait voulu être tentée dans le Trentin. Les corps d'armée de l'Adige furent rappelés vers la frontière de l'Est, vers les Carpathes, pour être opposés aux Russes victorieux (11^e corps, 14^e corps). La frontière italienne se trouvait, par le fait, décongestionnée et l'offensive dans le Trentin arrêtée.

Les progrès de l'armée autrichienne sur le plateau des Sette Comuni et dans la vallée d'Asiago étant enrayés, le généralissime italien pensa que le moment était venu de prendre une vigoureuse offensive et de produire l'événement attendu.

Du reste, cette offensive autrichienne, très osée et certainement imprudente, n'aurait jamais pu réussir ; on a donné en son temps (n^o 89, du 29 juin) les motifs pour lesquels elle ne pouvait aboutir. Tout au plus la poussée sur le plateau d'Asiago aurait pu amener la concentration dans la plaine de Vicence des forces italiennes et faire



LE DUC D'AOSTE

Commandant l'armée qui prit Gorizia.

retirer des bords de l'Isonzo une partie des troupes établies à la frontière ; c'était alors la levée du siège de la ligne d'attaque de l'Est au profit de la menace autrichienne débouchant du Trentin ; mais onze mois d'efforts avaient été employés par l'armée italienne à s'asseoir devant Tolmino, Gorizia, Monfalcone, et jamais le généralissime Cadorna n'aurait abandonné le gain obtenu durant ces longs mois de bataille sur l'Isonzo ; les réserves italiennes étaient du reste suffisantes pour parer au danger se présentant sur l'Astico et la Brenta.

La bataille qui s'était livrée àprement sur le plateau Arsiero-Asiago touchait à sa fin (fin mai-commencement de juin) ; l'armée de l'archiduc héritier, qui n'avait pu déboucher dans la plaine italienne, se voyait subitement allégée des corps d'armée de réserve placés pour la soutenir ; ces corps venaient d'être rappelés immédiatement en Galicie pour faire face au danger russe qui devenait très pressant ; on ne pouvait donc songer à continuer une offensive dans ces conditions ; tout au plus devait-on penser à revenir sur les positions d'arrière sans trop de pertes.

L'armée italienne prit alors l'offensive vers le 17 juin. Tandis que son centre devant Arsiero refoulait l'ennemi dans la Posina et le val d'Asi, sa droite avançait hardiment dans le val d'Assa. Elle reprit Asiago et tout le grand plateau qui s'étend aux pieds des Sette Comuni (20-21-22-23-24 juin). En même temps, pour bien affirmer sa situation générale et son esprit d'offensive, une attaque des positions devant Monfalcone et sur le Carso fut dessinée le 28 juillet. Ainsi, non contente de refouler l'offensive du Trentin, notre vaillante alliée s'affirmait sur la frontière de l'Isonzo.

Les Autrichiens reculaient sur tout le front d'attaque de la Posina à la Brenta ; ils n'étaient du reste plus à même de garder les positions conquises.

L'avance italienne va dès lors se produire méthodiquement dans toutes les vallées et nos alliés vont progresser vers le mont Cimone, vers le mont Erio, dans le massif des Sept Communes. Vers la droite, dans le val Sugana, les colonnes italiennes remonteront la vallée de la Brenta, dessinant un mouvement tournant dangereux pour les dernières

troupes ennemies qui tiennent encore la crête du Meatta. A la date du 25 juillet, elles ont réoccupé toutes les vallées de Posina, d'Astico, d'Assa. Bien plus, à l'Est, sur la Brenta et la Piave, le mouvement s'est généralisé, et, par les vallées de Gismone (affluent de la Brenta) et du Cordevole (affluent de la Piave), elles atteignent le col de Rolle, route du Tavignolo ; c'est la grande route des Dolomites qui est abordée (col du Polzareggo, col de Pordoi) par Bolzano et vers Trente. Les Autrichiens ont pu s'arrêter sur leurs positions fortifiées de la frontière et essayent d'enrayer la marche victorieuse de l'armée italienne.

Le danger de l'attaque autrichienne venant du Trentin était passé ; il s'agissait de mettre à profit le temps qui se présentait pour réaliser le plan conçu par le grand état-major italien : la marche en avant sur l'Isonzo.

LA MARCHÉ SUR L'ISONZO

La poussée russe restait si violente en Galicie et en Bukovine que le gouvernement impérial dut recourir à des prélèvements d'unités sur le front italien, car les réserves stratégiques étaient toutes épuisées en Autriche. Le rappel des divisions frontalières devait d'abord faciliter la tâche à l'armée italienne.

Depuis onze mois, cette armée luttait à la frontière Est et devant la barrière formidable de l'Isonzo, formant un ravin profond dominé par les rochers abrupts de la rive gauche.

L'attaque italienne s'était produite sur tous les points de la longue ligne de défense, depuis Tolmino au Nord jusqu'à Monfalcone au Sud. Le centre de résistance était certainement la grande place de Gorizia, assise sur la rive gauche de l'Isonzo et dominée de toutes parts par des pics et des plateaux rocheux où l'artillerie italienne avait peu de prise. Au sud de Monfalcone s'étendait le Carso, grand plateau dénudé qui s'élevait à pic sur la mer. La position générale était très forte et on s'en était rendu compte depuis longtemps, car l'armée italienne au cours des longs mois passés dans cette région avait souvent essayé de la tâter sur tous les points. L'occasion, au commencement d'août, se présentait cependant plus favorable, car on avait eu connaissance à l'état-major italien des prélèvements faits sur toute la frontière et des envois en Galicie des divisions de réserve tirées du front italien.

Le généralissime Cadorna résolut d'enlever le centre même de la position, soit la grande forteresse de Gorizia ; mais, à cet effet, quelques démonstrations devaient être tentées le long du front pour faciliter la tâche aux troupes de la V^e armée placées sous les ordres du duc d'Aoste.

Quelques renseignements géographiques semblent être utiles à donner pour apprécier les efforts italiens dans cette partie de l'attaque.

LA POSITION DE GORIZIA

Gorizia (Goertz) est une grosse forteresse, très ancienne, bâtie sur la rive gauche de l'Isonzo ; par elle-même, elle n'a que peu de valeur, mais par sa situation sur l'Isonzo inférieur, elle tient toute cette partie de la contrée ; de plus, c'est la porte de la route de Trieste et de celle de Laybach ; Laybach sur la Save, qui donne accès à la voie la plus directe vers Vienne, par le Sud.

L'Isonzo, gros torrent qui descend du col de Tarvis, a un cours sinueux et tourmenté ; ses eaux roulent jusqu'à 15 kilomètres de son embouchure entre des rochers et des hauteurs qui tombent à pic sur le torrent. Bien qu'à cette époque (août) la fonte des neiges soit passée, la masse d'eau que charrie ce fleuve est encore un très gros obstacle pour son passage (il fut passé cependant à gué par les troupes italiennes). Gorizia est située à l'entrée d'une petite vallée (le Wippach) qui sert justement de chenal vers l'Est aux routes ferrées et de terre dans la direction de Laybach et de Trieste. Tandis qu'au nord de Gorizia des montagnes abruptes couvrent la ville (le Sabotino, rive droite, 336 mètres ; le Santo, 682 mètres, et le San Gabriele, 560 mètres, rive gauche),



LA POSITION DE GORIZIA (9 AOÛT 1916)

(1) Voir le N^o 98 du Pays de France.

vers le Sud le grand plateau rocaillieux du Carso vient finir sur le fleuve par des à-pics (le San Michele, 375 mètres ; le Dei Sei Busi, 140 mètres) ; ce plateau tombe en escaliers sur le golfe de Trieste, à l'est de Monfalcone, Duino, Nabresina.

Sur la rive droite de l'Isonzo, en face de Gorizia, la petite ville de Podgora, qui fait tête de pont, donne accès au plateau de Cormons, occupé en partie par l'artillerie italienne, mais dont toute la superficie est dominée par le mont Sabotino (336 mètres) qui s'élève au Nord-Est entre le ruisseau du Plumine et l'Isonzo.

Durant de longs mois, l'armée italienne avait essayé de s'élever sur le Carso pour tourner au Sud Gorizia ; elle n'y avait pas réussi.

Le 7 août, l'attaque générale de la position fut résolue. A cette date, une démonstration violente fut dirigée par Monfalcone sur le plateau du Carso, donnant aux Autrichiens l'impression de la reprise de la lutte sur les points qui avaient si souvent supporté les assauts ; mais le 8 août, après ce prélude à l'attaque générale, les colonnes italiennes se développèrent face à Gorizia même, au Nord sur le Sabotino, au Sud sur Gradisca et le San Michele.

L'attaque brusquement déplacée produisit son effet : le Sabotino fut enlevé dans la journée même et les pièces italiennes, montées en hâte sur le sommet rocheux, se mirent à tirer sur la tête de pont de Podgora placée au pied même du promontoire. Vers le Sud, après un passage pénible mais heureux de l'Isonzo, l'escarpement du San Michele fut abordé. La lutte fut très dure, mais à la tombée de la nuit les régiments de bersagliers tenaient la hauteur. Dès lors Gorizia se trouvait encerclée au Nord-Ouest, vers l'Ouest et vers le Sud. La place devait être évacuée.

Le 9 août, dans la matinée, les troupes italiennes occupaient Ostavia et Podgora et chassaient les derniers détachements autrichiens de la rive droite. Vers le soir, les brigades de Cazale et de Pavie passaient à gué l'Isonzo et entraient dans la ville tandis que des fractions de cavalerie et de bersagliers cyclistes se mettaient à la poursuite de l'ennemi en retraite.

Le 10 août, l'attaque du San Michele ayant facilité la tâche, les colonnes italiennes abordèrent le Carso et s'étendirent sur le plateau dénudé de Doberdo.

La prise de Gorizia, outre qu'elle procurait à l'armée italienne un très riche butin (les Autrichiens n'eurent pas le temps d'évacuer leurs magasins et leurs approvisionnements), apportait au cours du combat la prise de 10.000 prisonniers valides.

Le 11 août, sans laisser le temps à l'ennemi de se reprendre, les troupes du duc d'Aoste se lancèrent sur le Carso et s'avancèrent d'abord sur Doberdo, puis sur le petit lac de ce nom.

Le 12, elles franchissent le Vallone, route étroite et profonde qui coupe cette partie du Carso ; elles entrent à Oppacchiasella et prennent possession de toute la contrée qui s'étend entre le ruisseau du Wippach et Monfalcone : c'étaient les routes de Trieste et de Laybach qui s'ouvraient devant elles.

La prise de Gorizia eut un grand retentissement ; outre qu'elle donnait à l'armée italienne une situation particulièrement avantageuse pour les opérations futures, elle venait de se produire au moment même où, sur l'autre front autrichien, les armées de Pflanzer et de Bothmer, battues, reculaient en grande hâte sur Lemberg. La vieille monarchie austro-hongroise subissait à la même date deux échecs sérieux et, sur ses deux fronts d'attaque, l'ennemi venait de refouler les armées appelées à protéger ses frontières.

LA BRÈCHE DE L'ISONZO

Le roi Victor Emmanuel II était entré le 20 août au matin dans Gorizia. Son entrée triomphale, qui ouvrait une ère nouvelle pour « l'Italia Irredenta », s'était faite aux accents des musiques militaires mêlés aux vivats de la population. La vieille cité, depuis près de trois siècles au pouvoir des Autrichiens, sentait enfin le prix de sa liberté.

L'Isonzo, des hauteurs de Monfalcone à Gorizia, était aux mains de l'armée italienne qui, vers le Nord, attaquait Plava et Tolmino. Déjà les avant-gardes italiennes se battaient dans les faubourgs de cette dernière localité. La brèche allait donc s'étendre sur une partie de plus de 50 kilomètres, de Tolmino à la mer. L'Isonzo franchi dans sa partie inférieure donnait une porte d'accès vers l'Est, vers les vallées de la Save et de la Drave. La brèche permettait d'aborder le massif des Alpes Juliennes, peu élevées, et, ces dernières franchies, c'étaient les directions de Klagenfurt et de Laybach menacées.

Vers le Nord, par la vallée de la Raca, qui vient aboutir au sud de Tolmino, la voie s'ouvre sur la Save supérieure par le tunnel de Hochkogel (1937) ; elle tourne le col de Tarvis et permet d'arriver directement sur Klagenfurt : c'est la route de Vienne.

Vers l'Est, la grande voie de Gorizia à Laybach passe par Vipacco et déjà les Italiens occupaient la vallée du Vipacco ; cette direction permet de déboucher également dans la Save, puis dans la Drave sur Marburg : c'est la marche par le Sud-Est, également sur Vienne.

Enfin, au Sud, du Carso on peut descendre sur Trieste, la grande cité maritime où l'élément italien est sans contredit prédominant.

La brèche de l'Isonzo était donc incontestablement l'ouverture faite sur le front autrichien qui allait amener la rupture et, par suite, la désorganisation de la défense du front ennemi sur cette partie de la Carniole, grand boulevard créé pour endiguer l'offensive italienne.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LE FRONT ITALIEN

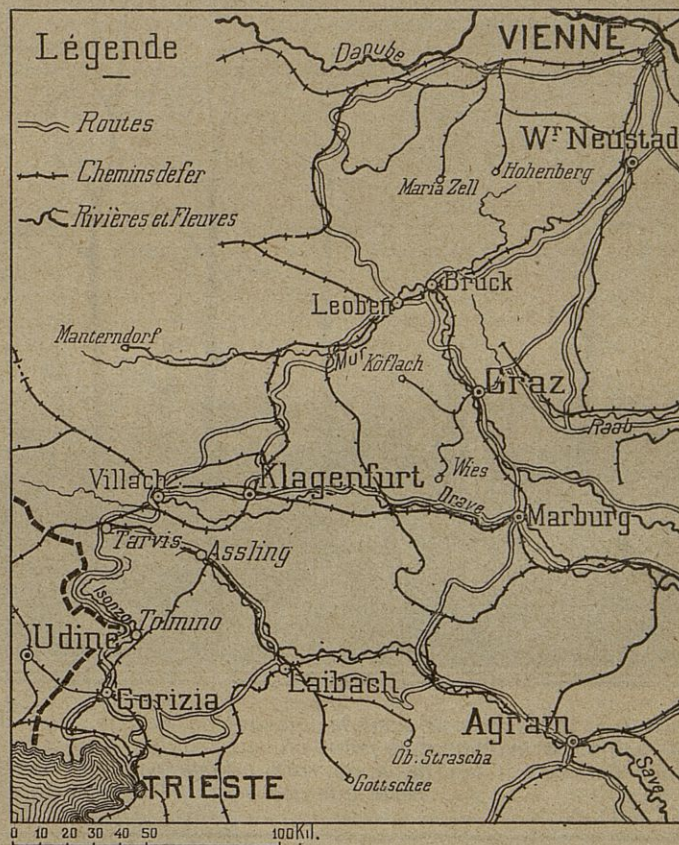
(Août 1916)

Au début de la guerre, l'armée italienne avait tenu à protéger toutes ses frontières contre la violation de l'ennemi ; en conséquence, ses divisions s'étaient réparties sur tout le front des Alpes, du col de Styvio (mont Ortler) à la rive adriatique près de Monfalcone.

Sur ce long parcours elle avait adopté certaines dispositions constantes :

Dans la partie Ouest, du Styvio au lac de Garde, c'était la défensive préparée pour s'opposer aux incursions ennemies dans la vallée de l'Oglio ; dans la partie centrale, de l'Adige à la Piave, c'était l'attaque concentrique sur le Trentin avec, comme objectif, la ville de Trente dans la vallée de l'Adige ; vers l'Est, c'était l'offensive du col de Tarvis à la mer.

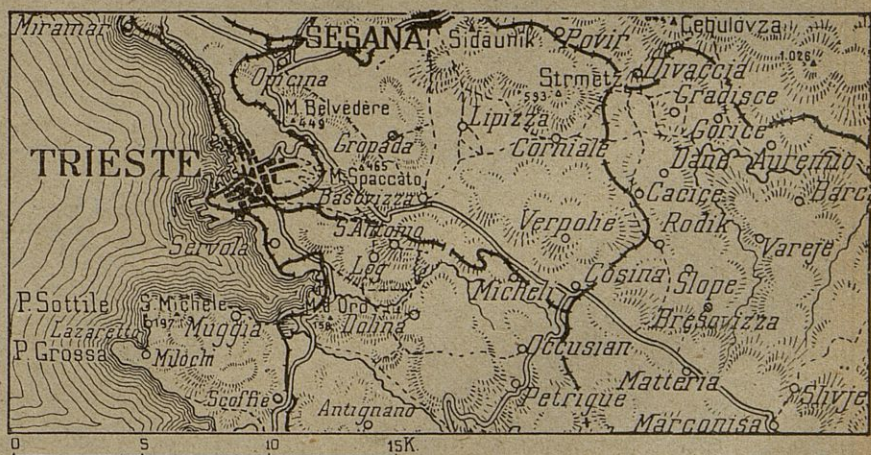
L'offensive italienne présentait beaucoup de difficultés. Outre que le terrain, très défavorable, se prêtait admirablement à toute résistance, l'armée italienne



LES ROUTES OUVERTES VERS LAYBACH ET TRIESTE

n'était point dotée d'artillerie lourde pouvant lutter efficacement contre l'artillerie ennemie ; pouvant surtout détruire les formidables défenses élevées dans ces pays de montagnes. Il devait arriver que cette offensive, bien qu'active, ne put jamais produire de résultats. On lutta sur place, contre des troupes ennemies moins nombreuses, mais admirablement armées ; on ne put que gagner quelques points secondaires. Il fallait cependant se hâter de mettre en pratique toutes les énergies et les courages déployés. La France paya largement sa part en remontrant l'armée italienne, avec son artillerie lourde qu'elle créait alors, et en lui fournissant tous les gros projectiles qui devaient jeter la désorganisation dans les travaux de défense autrichienne. Dès lors la situation va changer. Sur le front Ouest, la défensive sera de règle. Au centre, après l'offensive aventureuse autrichienne, les Italiens reprendront l'attaque ; ils progresseront dans le Trentin, réoccuperont les vallées un moment abandonnées et, vers la fin d'août, couronneront toute la ligne de crête, du mont Pasubio au mont Frappa, sur la route du col de Tolbach.

Mais c'est vers l'Est que la situation sera modifiée le plus profondément, l'Est qui ouvre les grandes voies de communication vers la Save et la Drave. Là, une barrière formidable donnée par la nature, le cours de l'Isonzo, en défend l'entrée ; aussi, pendant de longs mois, verra-t-on l'armée italienne rester sur place, s'user, pour ainsi dire, contre les défenses de la nature et celles créées



DÉTAIL DE LA RÉGION DE TRIESTE

par l'ennemi. En août, l'attaque de ce secteur va se faire sur un front étendu de 50 kilomètres, de Tolmino à Monfalcone ; l'attaque sera heureuse et la fortune sourira enfin à cette vaillante armée qui lutte, elle aussi, pour les grands principes du droit et de la civilisation.

La brèche de l'Isonzo a ouvert la voie vers l'Est, et toutes les espérances peuvent être permises en ce moment où le peuple romain acclame et son roi et son armée.

ANCIENS VILLAGES DANS LA SOMME



Biaches : tranchées allemandes devant le village, vues des premières lignes françaises. Les ruines inhabitables de ce village de 450 habitants marquent le point où nos troupes étaient le plus rapprochées de Péronne à fin juillet. Elles s'en sont emparées le 9 juillet et les Boches ont fait de nombreux efforts pour les reprendre. Si l'on compare le bois à beaucoup d'autres de la région, où il n'est resté que des bouts de troncs, on est surpris de le trouver relativement peu endommagé.



Maurepas : une rue. Ce grand village était un des centres les plus solides de la résistance allemande au nord de la Somme. Situé sur une croupe bordée de ravins que les Boches avaient admirablement organisés, chacune de ses maisons avait été convertie en forteresse. Ces décombres racontent éloquentement les luttes que nos troupes eurent à livrer pendant un mois pour en chasser l'ennemi.

Sous la Schlague⁽¹⁾

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

(Suite.)

VII LA LIBERTÉ

...juillet.

C'est le jour du départ. Nos gardiens ne manquent pas de nous fouiller consciencieusement. On visite nos musettes, nos sacs, nos paquets. Ils veulent s'assurer que nous n'emportons rien de compromettant pour la « Grande Allemagne ». Nous recevons les adieux touchants de nos camarades russes, anglais, belges et français. Ils ont tous les larmes aux yeux, nous aussi...

On nous rassemble devant le poste de garde. Il me semble avoir vu à ce moment un photographe prendre un cliché du détachement. Cette photographie, avec les registres du contrôle et les fiches jaunes individuelles, était bien digne de la bureaucratie allemande. C'est tout juste si le système Bértillon ne nous fut pas appliqué.

A la gare de Z..., un train de voyageurs nous est réservé. Nous embarquons et c'est un soupir de soulagement qui s'échappe de nos poitrines quand le train s'ébranle. Nous sommes en route vers la France ; mon cœur bat à se rompre. J'oublie dans cet instant toutes les misères endurées.

Nous voyageons depuis une heure à peine quand on nous sert une soupe dans une petite gare de bifurcation ; au réveil, dans une autre gare, nous recevons du café avec des petits pains et des saucisses...

On nous gâtera ainsi jusqu'à notre passage en Suisse afin de nous laisser sur une bonne impression. Ce peuple pratique toutes les ruses.

Le long du trajet, je me suis tenu continuellement à la portière pour examiner le paysage et j'ai pu constater le manque absolu de bétail et de chevaux dans les champs ; pas d'hommes non plus ; les femmes occupées aux plus durs travaux. J'ai vu beaucoup de cheminées d'usines... sans fumée. C'était à peine si une sur vingt révélait une certaine activité.

Le trafic des trains de voyageurs m'apparut nul. Je vis seulement des convois remplis de soldats blessés, de convalescents ou de permissionnaires rejoignant leurs corps respectifs.

Une brume de tristesse semblait flotter sur ces pays, où les foyers sont vides. Ce qui reste de la population nous regarde passer sans intérêt, sans révolte, sans curiosité. Quelle différence avec octobre 1914 où les vociférations, les pierres et les poings tendus étaient de règle !...

Nous arrivons à N... Cette ville, dont la région est si industrielle cependant, semble une cité morte ; des rames entières de wagons vides sur les voies de garage ; les quais et les entrepôts de marchandises entièrement déblayés ; l'immense buffet contenait... cinq à six soldats vautrés sur les bancs, ayant auprès d'eux quelques faciles « gretchen » buvant la bière...

Des employés essaient de lier conversation avec nous. Ils veulent nous convaincre que les Russes sont perdus, et aussi que jamais l'Allemagne n'a déclaré la guerre.

A ma demande : « Quand tout cela finira-t-il ? » ils me répondent : « Peut-être en décembre si, d'ici là, la France et l'Angleterre sont abattues. » Je réplique alors : « Comme nous ne manquons ni d'hommes ni d'argent, attendez-vous à douze ou quinze mois de guerre encore ; tant que vous n'aurez pas rendu l'Alsace et la Lorraine, il n'y a pas d'accord possible entre vous et nous. » Mes interlocuteurs essaient de rire, mais sans conviction.

Encore une nuit passée en chemin de fer et, au matin, nous nous arrêtons à U... pendant une heure. On voit la gare et ses abords ; passants, servantes, ou enfants allant à l'école, tous regardent distraitemment notre convoi, sans même s'arrêter. Ça ne sent déjà plus la Prusse ; les gens paraissent plus souples, plus dégagés, moins raides, « moins Boches ».

Nous filons et nous arrivons enfin à P... où l'on nous conduit dans des casernes neuves pour nous laisser reposer de ce long voyage. A notre grand étonnement on nous soigne aussi bien qu'à « l'ordinaire » en France.

Quel changement pour nous !... Après nous avoir donné pendant deux cent quatre-vingt-cinq jours des choses innommables, voilà qu'on nous présente du bon pain, de la véritable soupe, du vrai bœuf, avec de vrais haricots, du rata en un mot !...

Nous écarquillons les yeux, mais le fumet qui se dégage des marmites que des « bleus » boches nous apportent nous rappelle vite à la réalité.

Pendant trente-six heures, nous sommes tranquilles, fumant, mangeant, buvant, faisant acheter ce que bon nous semble par les soldats allemands qui, tout en nous gardant, ont ordre de nous fournir tout ce que nous désirons. Des « bleus » boches viennent même balayer nos chambrées et essuyer nos tables.

Ils nous apportent pour dix pfennings d'énormes verres de bière. Entre temps, nous faisons notre toilette dans la cour et nous regardons partir à l'exercice les hommes nouvellement incorporés. Il y en a de tous les âges. On nous montre un petit cadet de dix-sept ans qui est sur le point de passer sous-lieutenant, car il a reçu une année d'instruction militaire spéciale.

Les deux soldats chargés de surveiller notre chambrée de façon aussi discrète que possible sont deux jeunes caporaux qui, blessés en septembre 1914 devant Saint-Mihiel, finissent ici leur convalescence en attendant de repartir.

Ils me montrent des journaux illustrés allemands ; ils me font voir spécialement les dessins représentant les spécimens de balles explosibles trouvées, paraît-il, sur des Anglais et des Français. J'ai beau leur dire : « Ce n'est pas vrai ! » je ne peux arriver à les convaincre.

Alors j'ajoute : « C'est vous qui avez employé de ces projectiles ; et la fabrication ordinaire de vos balles, avec leur noyau de plomb et leur enveloppe de melchior, les fait éclater aisément ; elles deviennent par là même explosives, quand encore vous ne les retournez pas pour les rendre plus meurtrières. » L'un des caporaux s'en va, vexé, n'osant ou ne pouvant se fâcher ; quant à l'autre,

il continue la conversation et m'apprend qu'il a servi comme plâtrier avant la guerre à Toul et à Lunéville ; un autre, sans doute un sergent fourrier, vient nous demander avec un fort accent faubourien lyonnais : « Êtes-vous content ? En avez-vous assez ? Avez-vous quelque chose à réclamer ? » Nous disons : « Oui, ça va pour ces deux derniers jours. »

Je réclame des cartes du pays ou un livret-guide des bords du lac de C..., mais on me répond : « Défendu ».

Le ... juillet, départ vers dix heures du matin. Nous croisons des détachements d'Allemands, qui, sans goût, machinalement, obéissent aux commandements de leurs chefs. Pas un sourire, pas un cri de haine, pas une plaisanterie à notre égard. Ils semblent ne pas nous voir. Leurs visages sont fermés, mornes... c'est l'image de leurs âmes.

Nous devons traverser la ville de C... où nous cesserons d'être sous le joug de l'autorité allemande. Dès notre arrivée à la gare et avant de nous remettre aux mains des Suisses, nous sommes fouillés, une dernière fois, par des officiers et des sous-officiers presque tous décorés de la croix de fer. Les bagages, les portefeuilles, les carnets de poche sont examinés rapidement. Cette fouille est très superficielle ; il semble que ce rôle d'inquisiteur répugne à ces soldats.

Ensuite un officier suisse pénètre dans le compartiment et nous dit en très bon français : « On va partir, les enfants, vous n'en êtes pas fâchés, hein ? »

Nous saluons respectueusement ce sympathique neutre et de nombreuses voix lui répondent : « Ah ! pour sûr, on est heureux de les quitter, les Boches ! »

Le train s'ébranle... C'est fait... Nous ne sommes plus en terre allemande. A peine avons-nous dépassé la frontière, qui se trouve à deux cents mètres de la gare, qu'au nez même des Teutons rébarbatifs, nous voyons surgir de tous côtés, des fossés, des haies, des voitures et des maisons, d'innombrables petits drapeaux français. Des cris nourris de : « Vive la France ! » sont poussés par des centaines de braves Suisses, qui cependant, ici, ne parlent que l'allemand.

Le convoi marche lentement ; aussi peuvent-ils à l'aide de perches nous passer des couronnes de verdure, garnies de fleurs, de fruits, de friandises.

Nous criions à perdre haleine : « Vive la Suisse ! » Un indescriptible enthousiasme nous gagne ; nous confectionnons séance tenante des oriflammes tricolores avec des flanelles, des mouchoirs, et des ceintures rouges et bleues. C'est une soudaine floraison de drapeaux français à toutes les portières.

Toute la nuit, malgré la pluie fine qui ne cesse de tomber, des milliers de Suisses se tiennent le long de la voie ferrée et nous acclament au passage. Dans chaque gare, nous sommes l'objet de chaleureuses ovations.

A F..., où il y a une colonie française très importante, nous sommes reçus d'une façon vraiment grandiose.

L'immense buffet de la gare est trop petit pour contenir tout ce monde. Un excellent souper nous attend ; le menu abonde en desserts, friandises, cigares. A L..., à G..., ce sera la même fête ; partout des provisions en quantité.

La Suisse se montre comme toujours la nation hospitalière par excellence. Nous sommes profondément émus, si émus que nous oublions de dire toute notre gratitude à nos bienfaiteurs.

Le ... juillet au matin, nous sommes à B.... Nouvelles ovations. On nous joue la *Marseillaise*. On nous parle français. L'un de nous murmure : « Ça commence à fleurir bon la France, par ici !... »

Encore une étape... et la frontière est franchie. Nous sommes chez nous, sur notre bon vieux sol que nul ne pourra jamais nous ravir ! La Patrie est retrouvée, la Patrie qu'il faut avoir quittée et loin de laquelle il faut avoir souffert pour bien comprendre tout ce qu'elle incarne de douceur, de beauté, de grandeur et de justice.

Et maintenant, rapatriés mes frères, nous ne devons pas oublier nos malheureux camarades que nous avons laissés en Allemagne et qui souffrent de cette dure et longue captivité. Il faut que nous parlions, il faut que nous luttons afin qu'en France on connaisse les traitements qu'inspire la *Kultur* allemande.

Crions bien haut qu'il y a là-bas des camps à peu près confortables qui peuvent être montrés aux visiteurs neutres ; mais qu'il existe aussi et surtout d'autres camps que l'on n'oserait montrer à personne, des camps, de repréailles ou non, qui sont inhabitables, où les conditions d'hygiène sont déplorables. Sur une centaine de camps, à peine en est-il vingt-cinq qui soient salubres.

Faisons savoir que, pendant que nous autres, Français trop généreux, nous donnons 750 grammes de beau pain blanc et environ 200 grammes de viande aux prisonniers allemands, les nôtres, là-bas, dans les camps de misère et d'horreur où on les parque, touchent une innommable contrefaçon de pain, à base de sciure de bois, en quantité insuffisante, de la viande avariée et des poissons crus que refuseraient les otaries du jardin des plantes.

On a dit et redit bien des choses sur l'âme de l'Allemagne — si cette nation a vraiment une âme ! Ce qu'on ne dira jamais trop, c'est combien il était ridicule de croire — il y a deux ans — à l'impossibilité d'une guerre, quand on avait pour voisin un peuple dont la mentalité fioncièrement primitive est uniquement composée de brutalité, d'instinct de rapine, d'ambition et d'une soif de domination effrénée.

Le peuple est aveuglé par des visions imposées à lui dès le plus bas âge. Le kaiser trônant, piétinant les autres nations, « *Deutschland über alles !* », dictant au monde ses volontés et méprisant les droits des petits peuples ; l'Allemagne entière supputant d'avance les bénéfices *kolossaux* d'une guerre, festin prodigieux dont 1871 ne semblait avoir été pour eux que le *hors-d'œuvre*.

Heureusement, la France, notre belle France qu'ils croyaient dégénérée et facile à terrasser, leur opposa une résistance qui les étonna tout d'abord, et qui maintenant les inquiète au point qu'ils cherchent des arrangements avant leur écrasement final. Il nous appartient de montrer que le Français, quoique Latin, a autant de persévérance, de patience que les gens du Nord.

Que les récits sincères de ce que les Français et les alliés prisonniers ont subi en Allemagne puissent enfin dessiller les yeux trop longtemps aveugles et que nous cessions d'être ridicules en traitant avec trop d'égards les prisonniers allemands et surtout leurs officiers. Leur morgue hautaine ne doit pas nous en imposer ; cette caste à monocle est la cause du fléau déchainé sur l'Europe.

Avec de pareilles brutes, il n'y a que les coups de cravache qui comptent.

L'ennemi héréditaire est déjà bien bas ; encore un peu de persévérance... Nous verrons alors une merveilleuse France nouvelle sortir de ces cruelles épreuves ; nous connaîtrons un bonheur fait de travail, de justice, de sécurité.



BARAQUEMENTS DANS UN CAMP DE PRISONNIERS
d'après un croquis de l'auteur.

(1) Voir les N° 96, 97, 98 et 99 du *Pays de France*.

CARTE N° 2 DES LIEUX-DITS CITÉS DANS LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS DU 1^{ER} DÉCEMBRE 1915 AU 1^{ER} JUILLET 1916

NOTA. — Cette carte est la suite et le complément de la carte N° 1 parue dans le N° 63, 30 Décembre 1915. Les noms figurant dans la première n'ont pas été repris dans celle-ci, même s'ils ont été cités à nouveau.

(Reproduction interdite.)

TOMMY EN PICARDIE



Le bruit du canon roulant continuellement sur l'horizon n'empêche pas de prospérer les mille et un petits commerces que d'ingénieux habitants ont ouverts à l'intention des soldats dans les villages de l'arrière. Tommy emploie ses heures de loisir à flâner autour de ces boutiques improvisées qui ne rappellent en rien celles du Strand. Cependant il y trouve ce dont le troupier a besoin à la guerre. Le voici en train de choisir des cartes postales qui donneront à sa famille et à ses amis une idée du pays où il se bat si bravement.



Les Hindous ont répondu sans hésitation à l'appel aux armes de la métropole. Il en est venu de toutes les races de l'Inde. Sobres, taciturnes, infatigables, ce sont des soldats terribles pendant le combat; les Boches en savent quelque chose. Ils ne mangent que certains aliments, toujours préparés par l'un d'eux de la même façon. Ils ne sont pas ennemis d'un certain confortable, comme le prouve l'installation que ces quatre compagnons ont arrangée pour prendre leurs repas.

TOMMY EN PICARDIE



Dans un abri souterrain récemment conquis, trois Tommies ont découvert une baignoire que les Boches y avaient installée, croyant être là pour la vie. Leur trouvaille complétera le confortable du cantonnement.

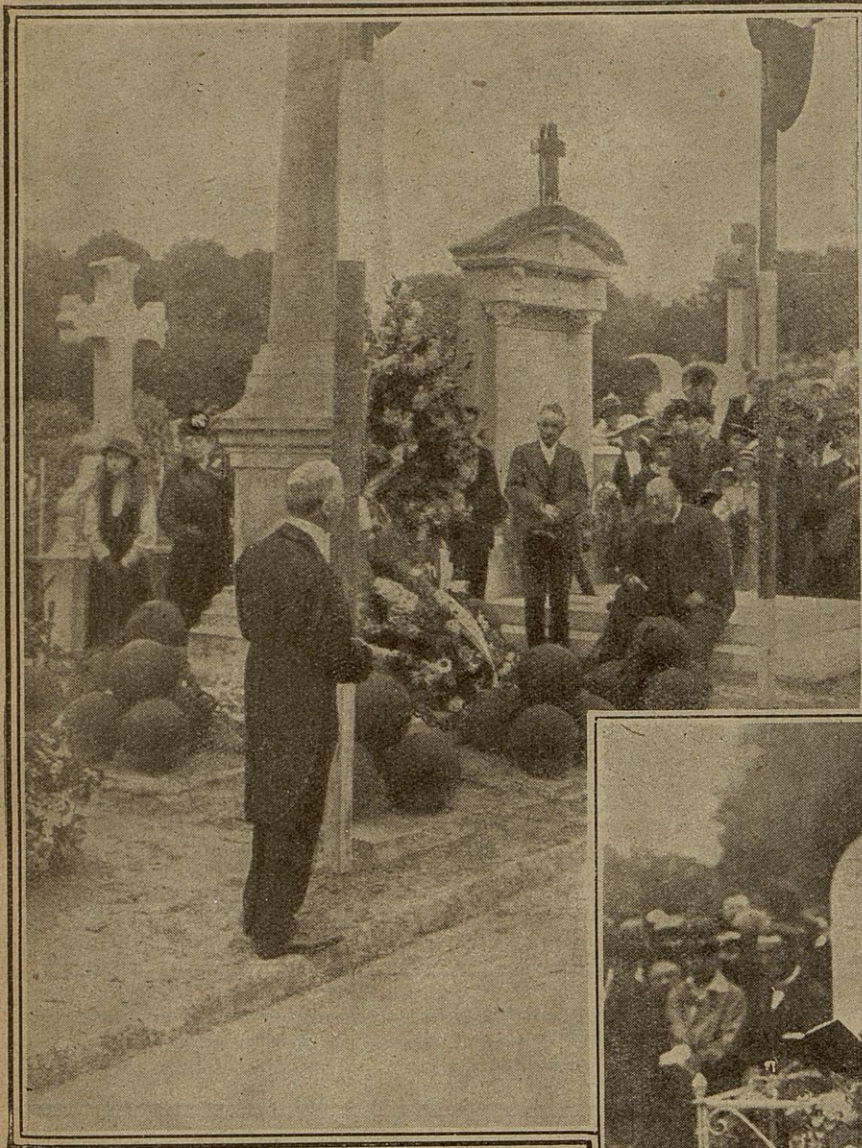


Les trous d'obus sont des endroits commodes pour s'y dissimuler à la vue de l'ennemi. Tel est l'avis de ces soldats anglais, qui en utilisent un pour faire des signaux lumineux sans être aperçus.

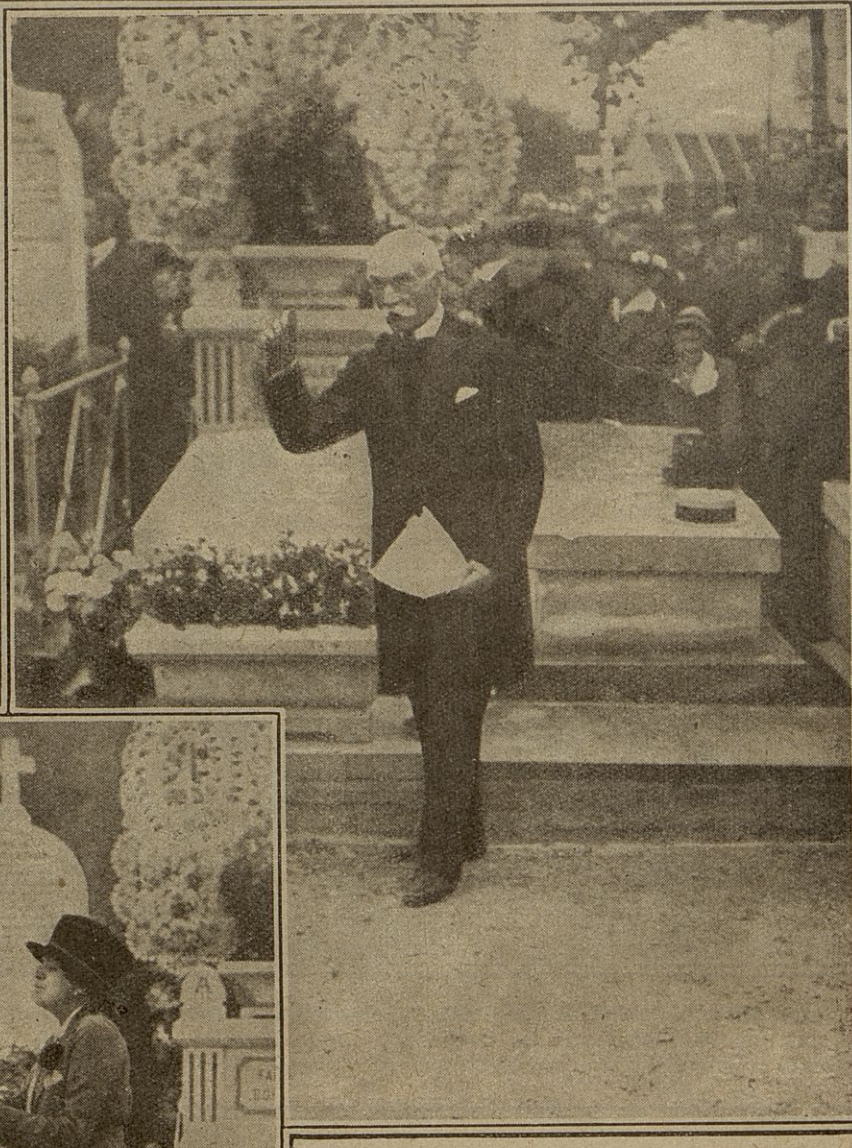


Tommy est coquet, à la guerre comme dans ses foyers. Il est sa propre blanchisseuse, et son linge n'en est pas moins blanc. Comme il sait tirer parti de tout, il l'étend pour le faire sécher sur de la broussaille de fil de fer barbelé, mauvaise ronce artificielle que la kultur fait pousser sur notre sol d'où il n'est pas facile de l'enlever. Après le travail des obus qui la déracine à force de malaxer la terre, on l'arrache et on la met en tas. Malheureusement on ne peut pas la brûler comme on ferait de la vraie.

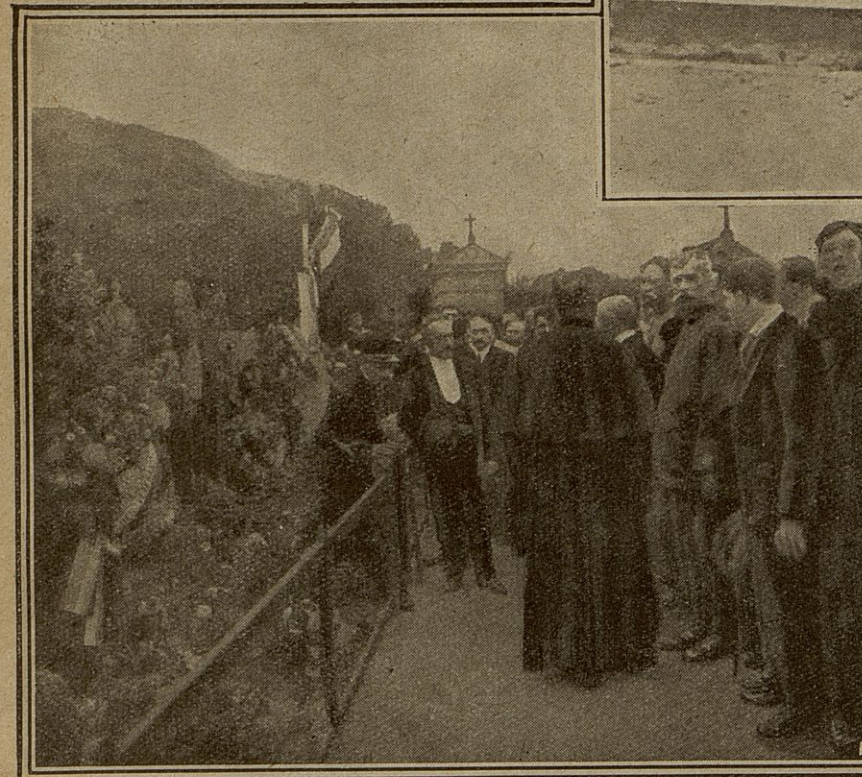
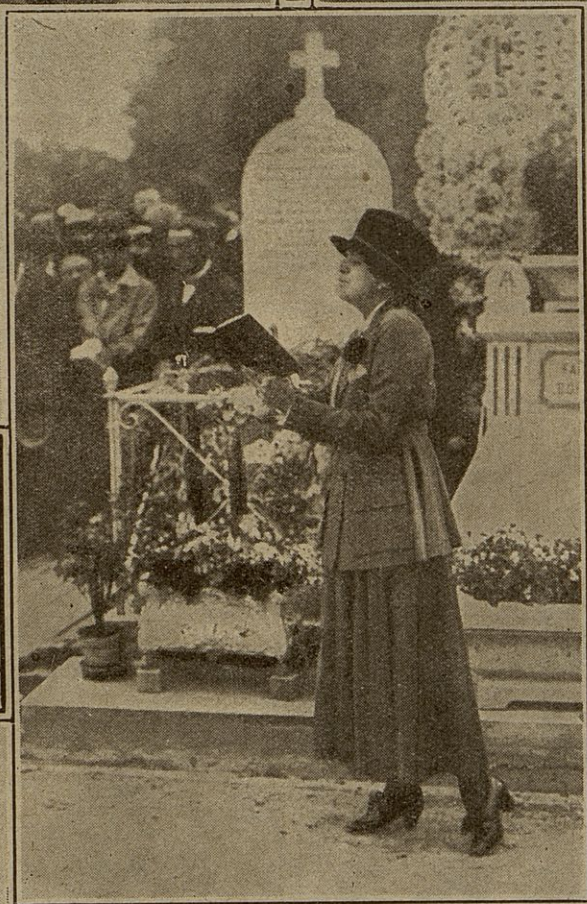
COMMÉMORATION DU SAC DE SENLIS



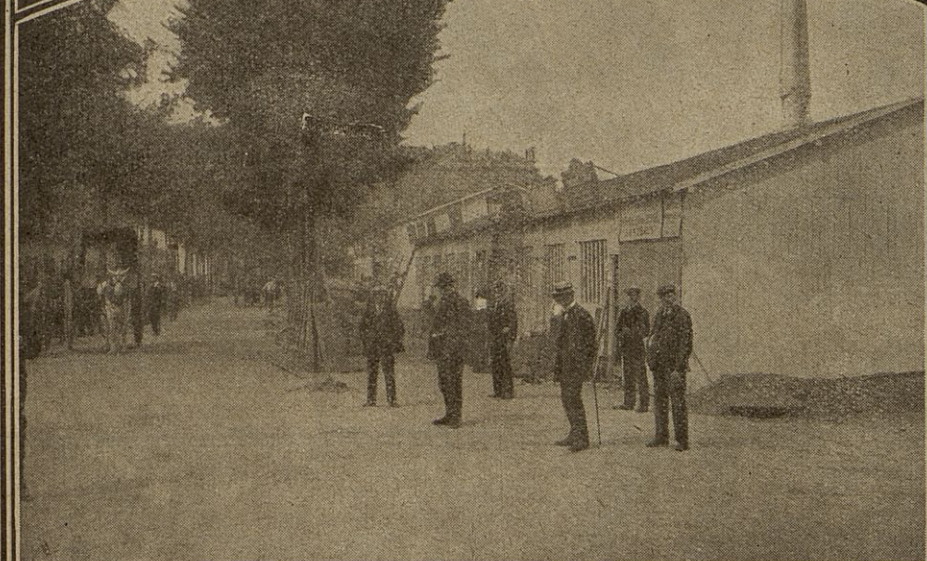
M. de Parseval, maire de Senlis, retraçant les horreurs du sac de la ville. Il proclama les noms des otages assassinés par les Allemands le 3 septembre 1914 et nomma toutes les victimes du bombardement, du combat dans les rues et de l'incendie. Il tint à citer ensuite tous les enfants de Senlis morts pour la Patrie pendant la guerre actuelle.



Le général Cherfils prononçant un discours, dans lequel il dénonça les crimes que les hordes de l'Allemagne ont commis dans notre pays. Les paroles patriotiques du général firent une impression profonde sur les assistants. M. Paisant, député de Senlis, prit aussi la parole dans le même sens avec éloquence, adjurant l'auditoire de garder le souvenir de cette journée.



Senlis commémorait le 3 septembre les événements dont elle fut victime le même jour de 1914. Les Allemands fusillèrent sans raison M. E. Odent, maire, et six otages. Ils avaient déjà mis le feu à la ville, lorsque le retour de notre armée leur fit prendre la fuite. A gauche : La tombe de M. Odent. — A droite : Délégations apportant des couronnes. M^{me} Vera Sergine prêta à la cérémonie le concours de son talent ; le médaillon la représente interprétant une poésie écrite par Fernand Gregh en l'honneur de Senlis.



En haut de la page : La place des Quinconces, où est installée la foire, dont on voit les galeries sur chacun de ses côtés. De cette place, on découvre toute l'étendue du port. — Au dessous : Aspect des stands. — En bas : Le ministre des colonies visitant la foire, accompagné du maire de Bordeaux, du président du comité de la foire et des notabilités.

LA FOIRE DE BORDEAUX

Nous avons présenté la première foire de Lyon aux lecteurs du *Pays de France* (n° 73, 9 mars 1916). Nous les mènerons aujourd'hui à la première foire de Bordeaux, qui a été inaugurée le 5 septembre.

Ces deux manifestations de l'activité commerciale et industrielle de notre pays se complètent l'une par l'autre et concourent au même but. La foire de Lyon restera le marché où viendront s'approvisionner l'Europe, l'Orient, l'Extrême-Orient ; celle de Bordeaux attirera la clientèle de l'Occident, c'est-à-dire de nos colonies et des pays d'outre-mer. Toutes les deux seront annuelles et s'ouvriront à six mois d'intervalle ; elles sont appelées à annihiler la foire de Leipzig et, par la suite, la puissance commerciale des empires centraux. Ces expositions n'ont rien de commun avec celles où l'on venait surtout, naguère, pour se divertir ; on ne vient à celles-ci que pour traiter des affaires. Les exposants se bornent à montrer des échantillons aux visiteurs et à prendre leurs commandes qui sont livrées ultérieurement.

Grâce à sa situation géographique qui fait de cette grande ville l'entrepôt tout indiqué pour les produits que l'ancien monde envoie au delà des mers, ou qu'il en reçoit, Bordeaux a de tout temps été le siège de foires renommées : la première fut instituée par le roi Edouard III en 1341. Celle qui vient de s'ouvrir ne peut qu'étendre la puissance commerciale de la métropole du Sud-Ouest. Elle occupe la vaste superficie de la place des Quinconces, célèbre dans le monde entier par ses proportions harmonieuses et par la beauté du spectacle du port qu'elle domine. Cette place mesure plus de 126.000 mètres carrés : toutes les lignes de tramways y aboutissent et l'on peut s'y rendre aussi par les innombrables bateaux-mouches qui traversent continuellement la Garonne. Elle peut contenir plus de 1.500 expositions qui y sont disposées, suivant les produits, dans des comptoirs, des hangars, ou en plein air.

Les comptoirs, construits solidement avec une certaine élégance, mesurent 4 mètres sur 4 mètres : la décoration intérieure, laissée à l'initiative des exposants, révèle leur goût artistique qui s'est parfaitement adapté à la nécessité d'utiliser au mieux la place dont dispose chaque exposant.

Les comptoirs abritent les échantillons des vins et des produits alimentaires qui font la célébrité de Bordeaux, ainsi que les spécimens de cent autres produits de l'industrie régionale. Les hangars et emplacements en plein air sont occupés par les machines agricoles et les objets ne redoutant rien des intempéries.

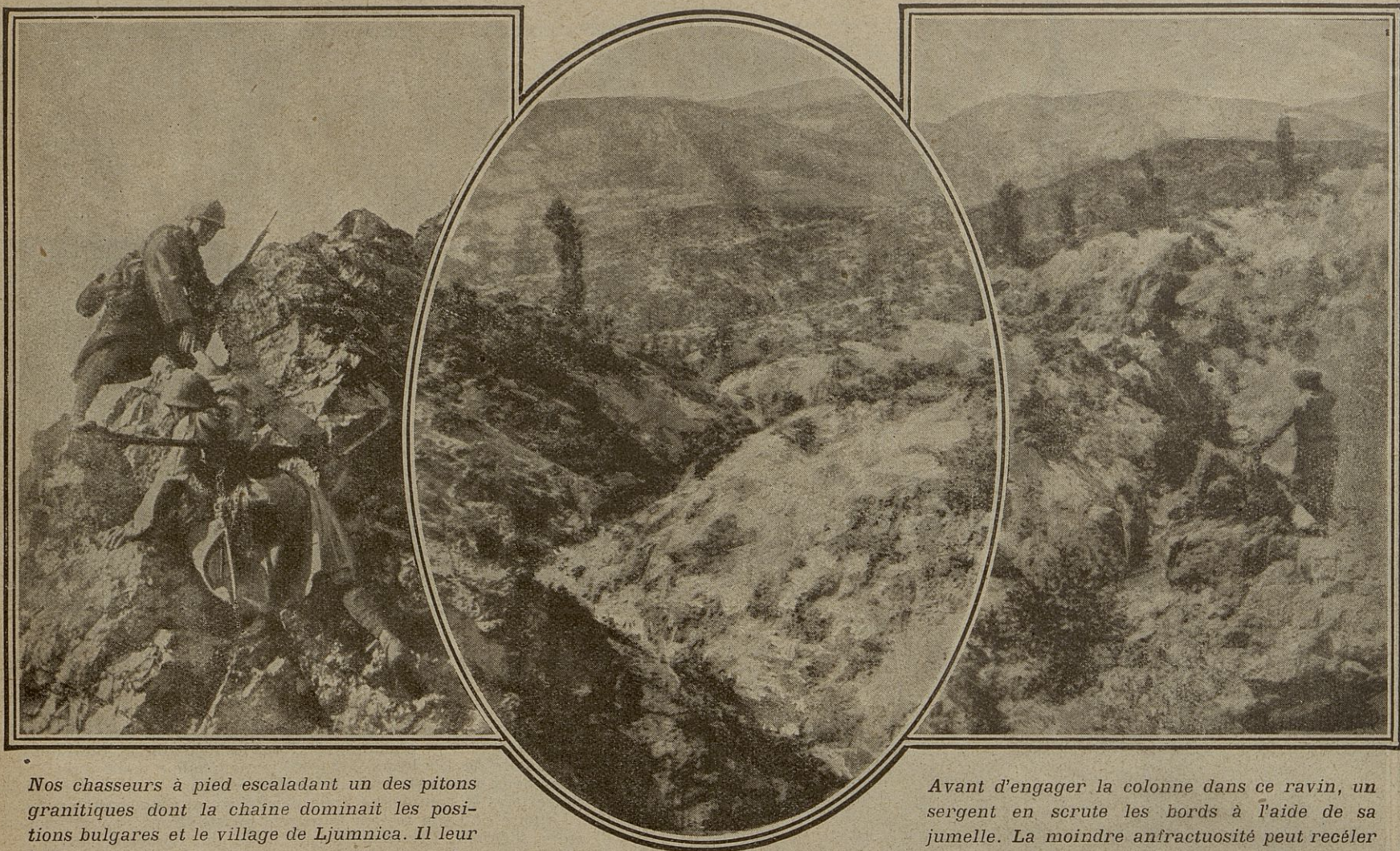
Producteurs, intermédiaires, acheteurs de tous genres trouvent là des comptoirs de commandes, de transactions et d'études. Par cette foire, les vendeurs peuvent atteindre une énorme clientèle qui les ignore ; les acheteurs découvrir des produits qu'on ne leur offrait jamais.

Les produits dont la foire a pour but de montrer des échantillons forment plusieurs catégories dont les principales sont l'agriculture : instruments, fruits, plantes ; l'alimentation : on sait que Bordeaux est célèbre pour ses vins et ses conserves ; les productions coloniales de toutes sortes : il est naturel qu'on les expose à Bordeaux, tête de ligne de toutes voies vers les colonies ; les produits des Landes : résines, colophanes, brais, etc. ; enfin les industries qui, sans être particulières à la région, y ont néanmoins des établissements importants.

La foire de Bordeaux a été inaugurée brillamment par M. Doumergue, ministre des colonies, entouré des plus hautes personnalités de la région.

L'intérêt de la foire de Bordeaux n'a pas échappé à l'étranger. Elle a eu la première visite de la mission que le gouvernement américain envoie en France pour étudier les débouchés que les produits de son pays peuvent trouver chez nous, ainsi que les ressources que les industries françaises offrent pour remplacer en Amérique les produits jusqu'à présent fournis par l'Allemagne. Par une coïncidence de bon augure, cette mission, dont l'œuvre ne sera pas étrangère à notre émancipation économique, a été amenée par le paquebot *La Fayette* au port même d'où notre illustre compatriote partit il y a 140 ans pour aller travailler à l'émancipation de l'Amérique.

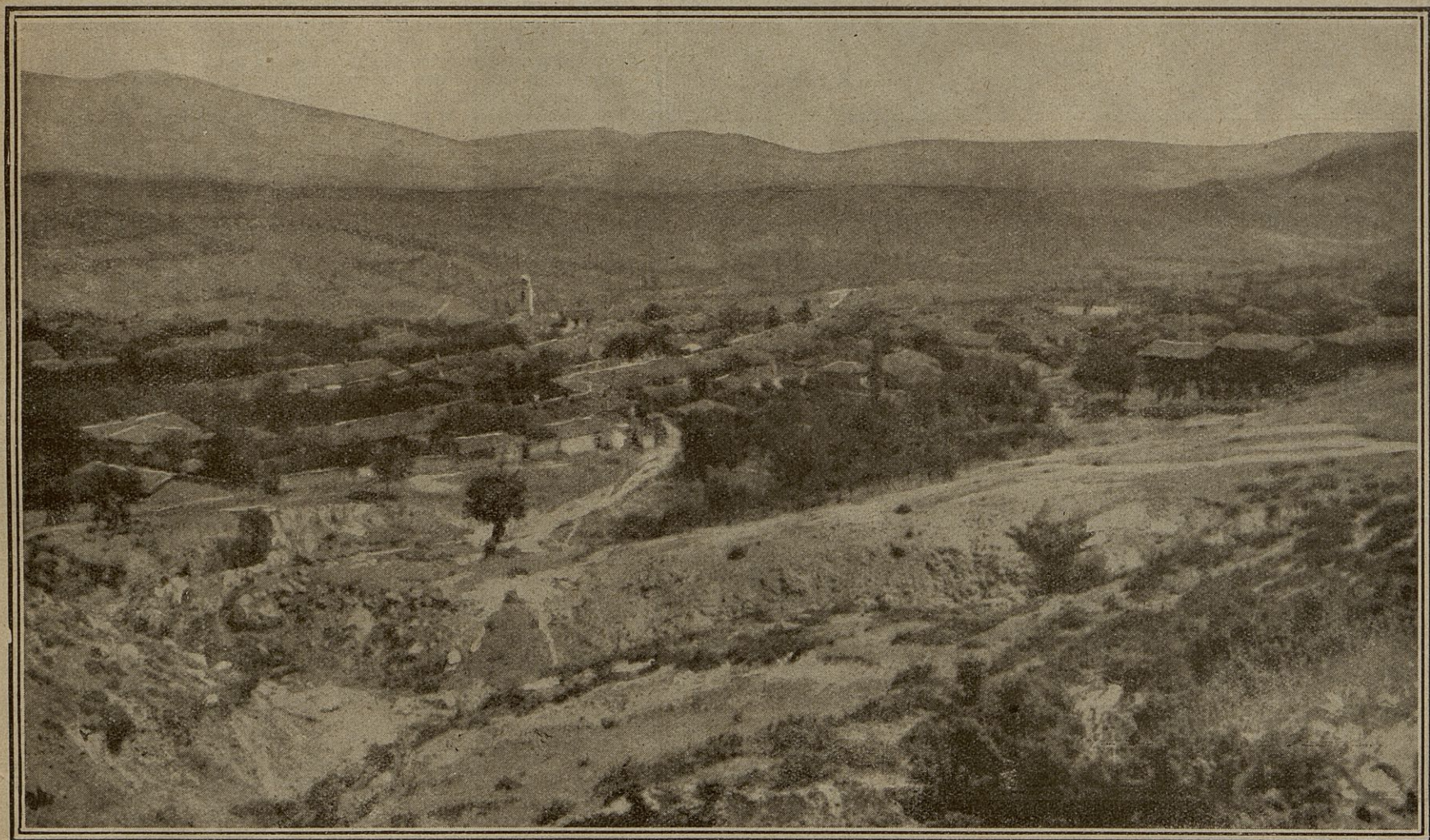
LE VILLAGE DE LJUMNICA ET SES ENVIRONS



Nos chasseurs à pied escaladant un des pitons granitiques dont la chaîne dominait les positions bulgares et le village de Ljumnica. Il leur fallut progresser en rampant à travers les rocs sur les mains et sur les genoux, sous le feu roulant de l'ennemi.

Un des ravins que nos troupes durent franchir pour s'emparer de Ljumnica.

Avant d'engager la colonne dans ce ravin, un sergent en scrute les bords à l'aide de sa jumelle. La moindre anfractuosité peut recéler une embûche ; chaque crête peut abriter une mitrailleuse ou un adroit tireur. Les Bulgares y déploient toute leur ruse.



Le village de Ljumnica dont nos chasseurs se sont emparés le 8 août, malgré une défense acharnée des Bulgares. Au fond, le cours du Vardar et les montagnes de Doiran. Ces photographies ont été prises une heure après l'occupation du village. On peut se rendre compte, par ces vues, des difficultés que la nature oppose à notre offensive dans ce pays que d'ailleurs les Bulgares défendent pied à pied.

L'ARCHIDUC SANGLANT

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE IX

VERS L'ABIME

Désormais, jour par jour, heure par heure, la tragédie allait progresser sans arrêt vers son effroyable dénouement. La famille des Habsbourg, ces modernes Atrides, devait encore s'entre-déchirer, et, cette fois, les crimes ne seraient pas confinés dans le « labyrinthe » de la Hofbourg : ils retentiraient dans le monde. Malgré le lourd secret qui en déroberait pendant longtemps à la curiosité et à la malédiction publiques les causes directes et les détails exacts, la nuit de Meyerling devait élargir autour de la famille impériale d'Autriche l'atmosphère de crime, de répulsion et d'horreur au milieu de laquelle, à tout jamais, la placera l'Histoire.

Le 29 janvier, à dix heures du matin, l'archiduc Jean de Toscane, entrant ostensiblement à la Hofbourg, se fit annoncer au prince héritier. Il fut immédiatement introduit.

Rodolphe était au piano, dans sa chambre. Très visiblement, il improvisait. Et ce qu'il jouait était violent et funèbre.

Debout contre la tenture de la porte, Jean de Toscane écouta, sombre, ses yeux étranges fixant leurs regards sur la tête du prince héritier qu'il voyait de profil.

— Rodolphe ! fit-il... Tu as une tête de mort !...

L'improvisateur s'interrompit net ; ses doigts s'immobilisèrent sur les touches ; il se tourna, blême.

— Je dis bien, reprit Jean de Toscane impassible, ces yeux caves, cette mâchoire en avant, ces pommettes saillantes et cette pâleur de cadavre : tu as une tête de mort. Jamais je ne l'avais vu si nettement. D'ailleurs, la mort rôde autour de toi. Ton improvisation musicale est violente comme un coup de poignard et funèbre comme un catafalque. La mort est en ton esprit. *Jam fatet*, dirait de toi un latiniste...

Mais le prince héritier se leva, et rudement, la voix rauque :

— Qu'as-tu appris ?...

— Rien, si ce n'est la confirmation du mystère. L'Impératrice, ta mère, est restée muette. C'est à peine si ses yeux ont cillé lorsque j'ai dit négligemment : « Si c'est un bâtard de la couronne, Rodolphe le tuera sans hésiter. » Et, après un moment, avec son sourire lointain de sphinx incompréhensible, elle a murmuré : « Un bâtard ?... De quelle femme ?... Toutes les liaisons de l'Empereur sont connues »...

— C'est tout ? gronda Rodolphe.

— Oui.

Un flot de sang congestionna brusquement le visage du prince héritier. Il éclata, les poings levés, tremblants.

— Et tu ne lui as pas dit que c'étaient ses liaisons à elle qui étaient inconnues ?... Que mon père n'est pas entré dans sa chambre depuis vingt ans ?... Que, pendant des années, elle a voyagé capricieusement à travers l'Europe, disparaissant pendant des semaines et des mois ?... Tellement silencieuse, effacée, discrète et troublante, et belle et voluptueuse, qu'on est en droit de penser que tant de mystère et de beauté ne vont pas sans amour ?... Tu ne lui as pas dit que les admirations béates des esthètes du monde entier peuvent la voir comme un lis meurtri... Les imbéciles ! mais que nous ne sommes pas dupes... Ah ! non ! Tu lui as dit...

— C'est ta mère, Rodolphe ! interrompit Jean de Toscane glacial.

— Et si elle était aussi la mère de l'autre ?...

Ce fut jeté si furieusement, avec une telle haine matricide, que l'archiduc de Toscane, pourtant blasé, en frémit. Il recula, le visage contracté de répulsion, comme s'écartant d'un monstre.

Mais Rodolphe le suivait.

— Ecoute ! reprit-il, la voix basse. Ecoute ! la comtesse Larisch va venir ici. Elle a toujours été, même jeune fille, la confidente de ma mère, sa complice souvent. Elle sait de l'Impératrice et de la voyageuse beaucoup de choses. Je les lui arracherai !

— Que vient faire ici, à la Hofbourg, la comtesse Larisch ? demanda Jean de Toscane.

Il était étonné que la comtesse, femme honnête et réservée, qui n'avait d'ailleurs jamais caché la peur et la répulsion que lui inspirait Rodolphe, vint à la

Hofbourg dans l'appartement même de Rodolphe. Le prince héritier soudain parut se calmer. Il sourit, mais d'un sourire où il y avait de l'ironie et de la cruauté. Ses yeux eurent ce pétilllement lascif que Jean de Toscane connaissait bien. Et il répondit, non sans fatuité :

— La comtesse m'amène ici Marie Vetsera.

— Marie Vetsera ? fit Jean de Toscane de plus en plus étonné. Marie à la Hofbourg ! Et pourquoi ?...

A l'instant même se fit entendre une grêle sonnerie. Le pétilllement des yeux de Rodolphe devint plus vif, et sa mâchoire exprima toute la cruauté d'un fauve sûr de sa proie.

— Tu le sauras dans un instant : Loschek m'annonce l'arrivée de la comtesse et de Marie. Mais tu ne peux rester là. Tiens, entre dans le fumoir. Laisse la porte ouverte. A travers la tenture qui te cachera, tu verras et entendras tout ! Mais tu n'interviendras pas !...

— Soit ! fit Jean de Toscane, visiblement soucieux.

Et il disparaissait derrière la portière du fumoir, à l'instant même où, par la porte du salon, deux femmes entraient dans la chambre.

Rodolphe courut à elles, remercia brièvement la comtesse Larisch, prit Marie par le bras et l'entraîna vers le fumoir en disant :

— Dix minutes, ma cousine... dix minutes, et nous revenons.

— Mais Votre Altesse m'a... balbutia la comtesse.

Elle n'acheva point sa pensée, elle était seule dans la chambre.

Les amants passèrent, dans le fumoir, devant l'archiduc Jean de Toscane. Celui-ci avait-il deviné le



projet de Rodolphe ?... Il les arrêta, et dit à voix basse :

— Où l'amènes-tu ? Qu'en veux-tu faire ?

Toute la face du prince héritier ricana. Il répondit en contenant sa voix, qu'un tremblement faisait étrange :

— On a préparé pour elle le pavillon de Meyerling. Je l'enlève. Elle y vivra jusqu'à ce que...

— Tu es fou !

— Laisse-nous passer !

Jean de Toscane vit dans les yeux de Rodolphe ce pétilllement de concupiscence, puis cette fureur de meurtre qui caractérisent le regard des Habsbourg, lorsque le désir se fait en eux d'autant plus violent qu'on menace de le contrarier.

Il fronça les sourcils et serra les poings ; puis il haussa les épaules et s'écarta, murmurant :

— Après tout, qu'importe cette petite fille, dans la partie qui se joue ?...

S'il avait su ce que paraissait savoir Miguel de Bragance, sans doute Jean de Toscane n'aurait-il pas ainsi pensé.

Et les amants disparurent à ses yeux.

La comtesse Larisch seule dans la chambre, l'archiduc seul dans le fumoir, dix minutes passèrent, puis vingt. L'archiduc et la comtesse s'impacientaient ; l'une, inquiète de ne pas voir revenir Marie, qui lui avait été

confiée par la baronne Vetsera ; l'autre, agacé que les basses passions de Rodolphe, exaltées cette fois par les difficultés et les obstacles, contribuaient à l'enchaînement de faits qu'il ne pouvait, lui, Jean, ni prévoir, ni empêcher, en une aventure dynastique où tant de hauts seigneurs risquaient leur vie.

Dix minutes s'écoulèrent encore.

Enfin le prince héritier reparut dans le fumoir, seul.

— Ecoute, maintenant ! dit-il en passant devant Jean de Toscane. Je vais faire parler ma cousine.

Il trouva la comtesse Larisch dans un état d'extrême nervosité. En le voyant seul, sans M^{lle} Vetsera, les yeux de la jeune femme se dilatèrent. Elle eut peur de comprendre.

— Où est Marie ? s'écria-t-elle avec violence.

— Marie n'est plus à la Hofbourg. Vous allez repartir sans elle ! répondit Rodolphe tranquillement.

La comtesse vacilla. Elle se vit tenue pour complice de Rodolphe, déshonorée. Et l'abus que le prince héritier avait fait de sa confiance la mit dans une fureur d'indignation qui lui fit oublier le rang et la puissance de celui à qui elle parlait.

— Lâche ! lâche ! cria-t-elle. Je ne partirai pas sans Marie.

— Vous repartirez sans elle !

— J'irai chez l'impératrice.

— Non !... Les portes sont fermées ; vous ne sortirez d'ici qu'après m'avoir juré...

Affolée, la comtesse courait vers une fenêtre, l'ouvrait, évidemment résolue à appeler, à crier.

Mais elle fut brutalement saisie, ramenée en arrière, jetée dans un fauteuil. Elle vit Rodolphe, les yeux fous, le visage noir de sang, qui la menaçait en pleine face d'un revolver.

— Vous voulez donc que je vous tue !

— Tuez-moi ! tuez-moi ! répliqua-t-elle... Vous êtes un monstre !...

Eut-il l'impression que, derrière lui, la tenture se soulevait et que Jean de Toscane ?...

Il jeta loin son revolver, se retourna, vit la tenture retomber. Il hésita un instant et revint à la comtesse qui, les mains sur les yeux, sanglotait douloureusement.

Il s'agenouilla, lui prit les mains. Et, de cette voix câline que savent prendre les hypocrites, il parla des dangers qu'il courait, de la sauvegarde mystérieuse que devait lui être Marie.

Et là, il mentait sciemment, car il croyait au contraire que Marie était pour lui un danger de plus, mais il en était à cette période de désir affolé qui donne tout pouvoir à ce qu'Edgar Poë a nommé « le démon de la perversité »... Il parla beaucoup.

— Et vous-même, conclut-il, vous pourriez contribuer à me sauver...

— Mais enfin, gémit-elle, quels sont au juste ces dangers que vous courez ?...

— La mort... répondit-il. Rappelez-vous le coffret d'acier, et ce que je vous ai dit en vous le confiant. Et je répète que vous pourriez contribuer à me sauver. Mon ennemi principal, je le soupçonne. Si je pouvais l'identifier, le démasquer, je serais maître de lui... maître de ses actes... par... par ma mère.

La comtesse Larisch leva la tête ; elle fixa sur Rodolphe ses yeux remplis de larmes, et qui s'écaraillaient.

— Dites, dites, cousine, continuait le prince héritier, l'Impératrice n'a-t-elle pas eu un enfant... un fils autre que moi ?...

La comtesse, brusquement écarlate, se leva d'un bond.

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-elle, toute raidie.

Il eut l'intuition qu'elle ne parlerait pas. Il se redressa. Et, de nouveau brutal :

— Allons ! ne faites pas la mijaurée. Combien de fois avez-vous mis votre complaisance au service de ma mère ! De la vie secrète, des aventures de « l'Impératrice errante » comme on l'appelle, vous savez tout. Parlez ou sinon !...

Il marchait sur elle, les bras levés, crispant ses mains.

Elle se dit : « Il va m'étrangler ». Elle se sentit très calme ; elle prononça, la voix haute et claire :

— Vous êtes un monstre et un lâche... et votre mère est une sainte...

— Vous ne parlerez pas ?

— Je n'ai rien à dire.

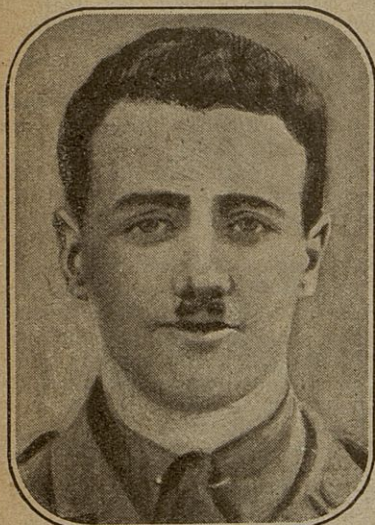
— Vous savez tout !

— Je ne sais rien. Et il n'y a rien à savoir.

— Alors, vous aussi, vous êtes avec elle, avec eux, contre moi !... Et je vous ai confié le coffret... Imbécile !... Mais je sais où il est, et j'irai le chercher. Et vous allez mourir !

Il était comme fou. Il bondissait. La comtesse ferma les yeux, s'appuya au mur, appliqua sur son visage ses mains tremblantes. Et les oreilles remplies des battements précipités de son cœur, elle attendit le coup, la douleur, la mort.

(A suivre.)



WILLIAM ROBINSON
l'officier aviateur anglais qui descendit
un zeppelin près de Londres.



UN ZEPPELIN ABATTU PRÈS DE LONDRES
La foule examinant le moteur et les débris informes
du vaisseau-pirate aérien.



SIR SHACKLETON
chef de l'expédition antarctique dont il vient
de ramener les survivants.

SUR LE FRONT ORIENTAL

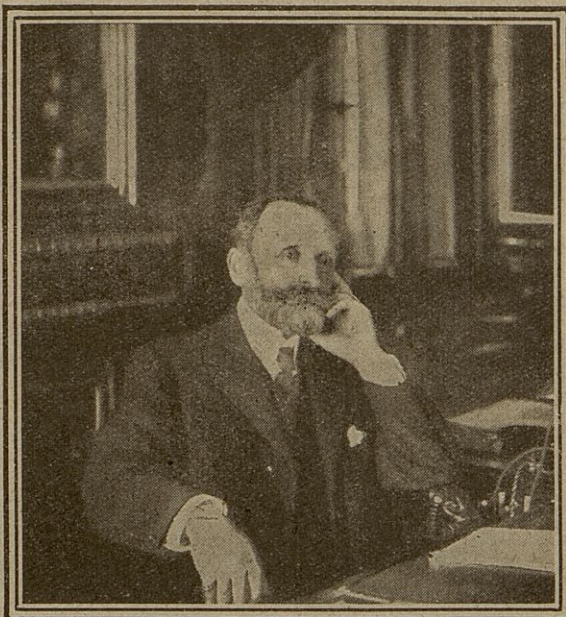
FRONT RUSSE. — Nos alliés continuent à presser l'ennemi et à le refouler du Pripet aux Carpathes. Sur toute l'étendue de leur vaste front, chaque jour voit s'accroître leur progression. Le 1^{er}, dans la région du mont Tomnatic (Carpathes), ils s'emparent de toute une série de hauteurs. Dans la région de Dornavatra, ils progressent vers l'Ouest. Ils annoncent que, dans la journée du 31, ils ont fait prisonniers, au total, 289 officiers, 15.500 soldats dont 2.400 Allemands, et pris 132 pièces d'artillerie. Le 2, ils occupent de fortes positions au sud de Voronenka, dans la direction de Korosmezo. Ils progressent vers Zolotche et Halicz. Leur marche se poursuit vers Vladimir-Volinski, dont ils sont à 25 kilomètres, à la frontière de Volhynie et de la province de Lublin. Le 3, quelques progrès vers le mont Kapoul (sud de Raphaïloff) ainsi que dans la région de Dornavatra. Le 4, les Russes forcent le passage de la Ternievka, affluent de l'ouest de la Zlota-Lipa, et s'établissent sur la rive opposée. Le 5 et le 6, leur progression vers les Carpathes continue par l'occupation de plusieurs hauteurs. Le 7, au nord de Dvinsk, les avant-gardes de nos alliés enlèvent différentes positions ennemies. Dans la partie Sud du front, directions de Brzezany et Halicz, une grande bataille les met aux prises avec les impériaux ; les Russes atteignent et franchissent en partie la Narainkba, affluent de la Gnita-Lipa. La ville de Halicz est sous le feu de leur artillerie, qui y fait de grands ravages. Le nombre de prisonniers est encore augmenté. L'armée du général Letchitsky continue à avancer à l'ouest de Dornavatra, parallèlement à l'armée roumaine du général Cotesco.

FRONT ROUMAIN. — Comme on l'a vu par notre précédent article, l'armée roumaine est entrée en campagne avec une rapidité qui a déconcerté son ennemi : celui-ci d'ailleurs ne s'attendait pas à cette attaque, ce qui a permis à nos alliés de progresser sans trop d'embûches à travers la Transylvanie envahie. Devant l'invasion de ce territoire qui s'effectuait simultanément sur plusieurs points, les garnisons austro-hongroises, en général, se sont repliées, abandonnant aux Roumains des quantités de matériel, de vivres, de munitions, sans

parler de fort nombreux prisonniers. Du 27 août au 6 septembre, nos alliés avaient avancé en Transylvanie de 15 à 40 kilomètres, ce qui leur assurait la possession de cent localités, dont plusieurs villes importantes comprises dans les territoires couverts par leurs troupes. Aux extrémités de leur front, ils tenaient, à la date du 7, Gyorgyo, au nord-ouest de Brasso, et Orsova. Le chiffre des prisonniers faits depuis le début de leur offensive ne s'élevait pas à moins de 12.500 hommes. A cette même date, ils continuaient à progresser dans la direction de Klausenburg et de Temesvar.

En résumé, les Roumains ont été jusqu'ici victorieux sur tous les fronts où ils ont pris l'offensive.

Mais les Bulgares ont de leur côté pris l'offensive contre nos alliés. L'on s'étonna, pendant les premiers jours qui suivirent l'ordre de mobilisation en Roumanie, de ne pas entendre dire que la Bulgarie fût entrée dans le conflit. Cela ne devait pourtant pas tarder. Le gouvernement du tsar Ferdinand déclara la guerre à la Roumanie le 1^{er} septembre. Des troupes russes déjà traversaient la Dobroudja, que les Bulgares envahissaient par le Sud. Le 4 septembre, le premier engagement se produisit entre leurs avant-gardes et la cavalerie russe. A la date du 7, il ne s'était encore livré dans cette partie du territoire roumain que des combats peu importants. Le rassemblement des Russes dut être forcément assez long par suite de la rareté relative des voies de communication à travers la Dobroudja. Les Bulgares, au contraire, avaient eu depuis longtemps des troupes massées derrière leur frontière et prêtes à intervenir. Les Roumains ne semblent pas jusqu'à présent très affectés par la petite avance réalisée en Dobroudja par les Bulgares, soit qu'ils aient prévu cette conséquence de leur entrée en campagne, soit que, pour le moment, ils jugent bon de ne pas faire de grands efforts pour l'enrayer. Le 7, les Bulgares occupaient Turtukai, sur le Danube, en face de la position roumaine d'Olténitza. Ce fait est sans aucune importance militaire. Les aviateurs austro-hongrois ont à nombreuses reprises bombardé les villes roumaines les plus faciles à atteindre. Bucarest a été particulièrement visée et a même eu l'honneur de trois attaques par zeppelins. Il y a eu des victimes et des dégâts assez considérables. Néanmoins la population et les dirigeants restent calmes, ne voyant que le but à atteindre par cette guerre : la libération de leurs frères opprimés.



M. CHARLES GRUET
maire de la ville de Bordeaux, qui est pour la première fois
le siège de la Foire d'échantillons. Une brillante inauguration
y a réuni les représentants du commerce mondial.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par "LE PAYS DE FRANCE"

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS
SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux.
Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b^e Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

ÉDITION DE LUXE imprimée sur papier simili japon : 2.50

ENVOI FRANCO CONTRE 2.65

NOTRE PRIME

Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primés encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons sera faite successivement par réseau.

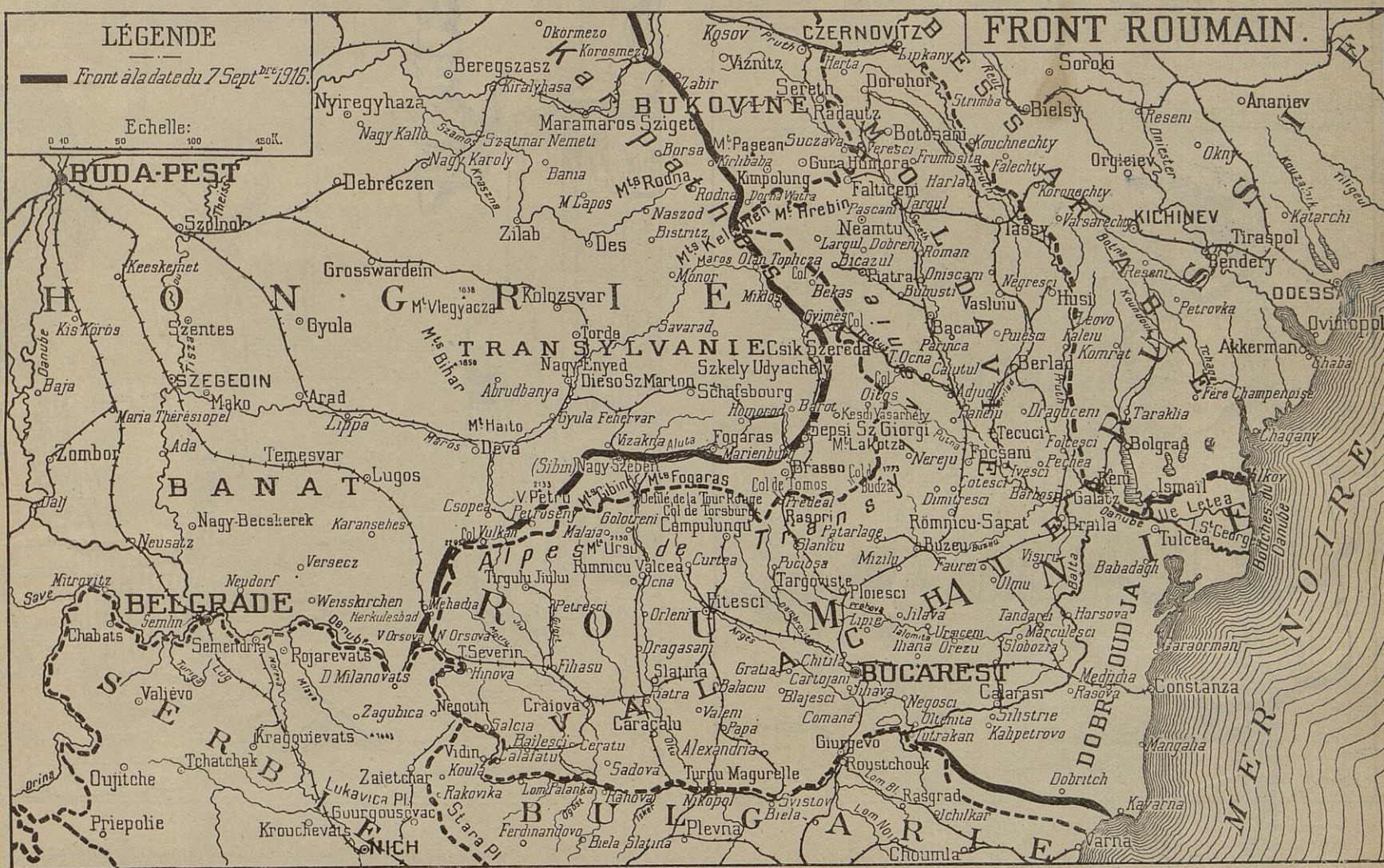
Les séries en cours concernent les lecteurs de la banlieue de Paris et des réseaux Montparnasse et Orléans.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 99, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 8 et représentant « ce qui reste d'une pièce allemande de 105 ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS

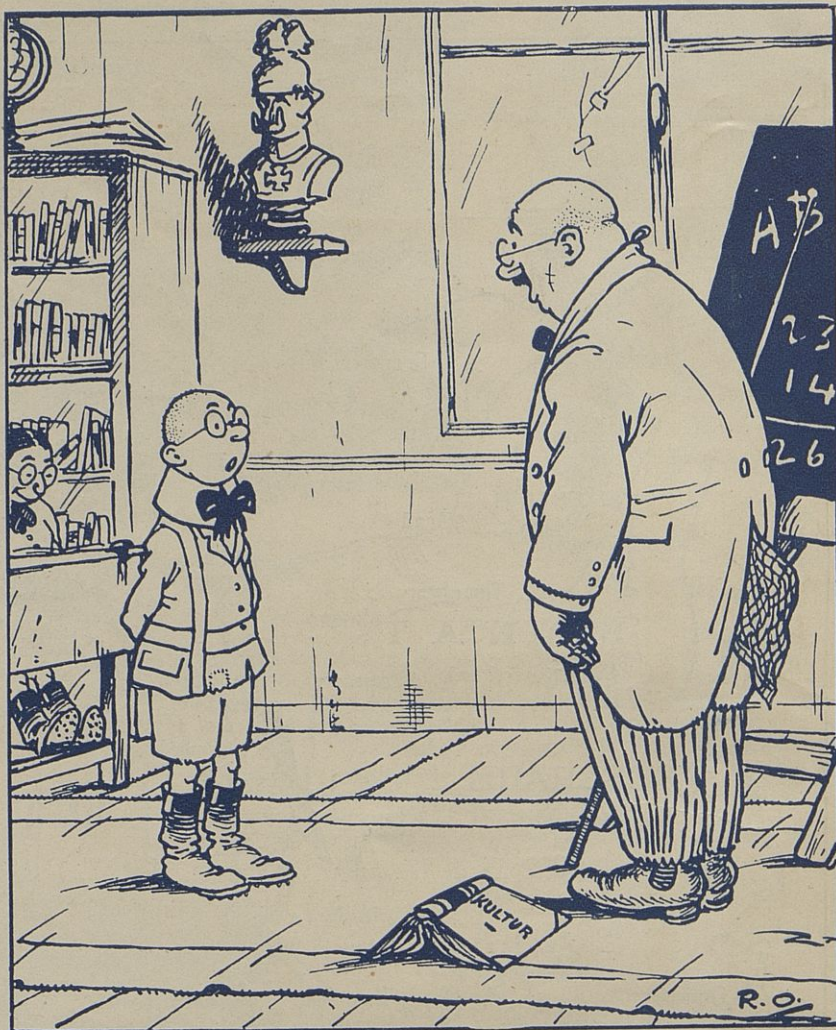


La Guerre en Caricatures



PILLAGE!

— Quand les Boches sont arrivés, il y avait ben trente cochons à la ferme; depuis qu'ils ont filé, y en a pus!!!



EN BOCHIE!

— Par quelle fabrication nous sommes-nous signalés aux yeux du monde depuis la guerre?...
— Par celle des communiqués... Herr Professor!!!



NOURRITURE!

— Tu sais, Fritz, le commandement nourrit de grands projets...
— Mein Gott! C'est pour ça qu'il ne reste plus rien pour nous!...